

AFRIQUE DE L'OUEST: RENFORCEMENT DE LA SOCIÉTÉ CIVILE POUR LA PRÉVENTION DES CONFLITS

Prévention des conflits armés et consolidation de la paix au sein de l'Union du Fleuve Mano: La société civile et son rôle

Élaboré pour le compte de:

United States Agency for International Development (USAID)
West Africa Regional Program (WARP)

Élaboré par:

Chef d'Équipe: Tony Karbo
Equipe Liberienne: G.G. Flomo
Equipe Guinéenne (Conakry): Oumar Wann et Robert Charlick
Equipe Sierra Léonaise: Saidu Kanu
Robert Charlick, Chef d'équipe principal

ARD, Inc.

159 Bank Street, Suite 300
Burlington, VT 05401 USA
Téléphone: (802) 658-3890
Télécopie: (802) 658-4247

Sous le contrat à quantité indéterminée *USAID Broadening Access and Strengthening Input
Market Systems* (BASIS)

décembre 2001



This report is intended only for the use of the Government and may contain information that is legally privileged, proprietary and/or confidential. Any dissemination, distribution, or copying of this report is prohibited except by permission. This restriction does not limit the Government's right to use information contained in this data if it is obtained from another source without restriction. The data subject to this restriction are contained in all sheets and all annexes.

Table des Matières

SIGLES	ii
LES CONFLITS EN AFRIQUE DE L'OUEST.....	v
I. INTRODUCTION AUX CONFLITS DANS L'UNION DU FLEUVE MANO.....	1
II. LES DIMENSIONS NATIONALES DU CONFLIT.....	3
A. Le Libéria.....	3
B. La Sierra Leone.....	5
C. Le conflit en Guinée.....	7
D. Contexte régional de ces conflits.....	7
III. LA SOCIÉTÉ CIVILE ET LA GESTION DES CONFLITS DANS LA REGION DU FLEUVE MANO ...	9
A. Aperçu de la situation.....	9
B. Le caractère sous-régional de la société civile.....	11
C. Le Libéria.....	12
1. <i>Le caractère de la société civile libérienne</i>	12
2. <i>Les Organisations de la société civile libérienne et les activités de résolution des conflits/ promotion de la paix</i>	14
D. Les Organisations de la société civile en Guinée.....	16
1. <i>Caractère des associations non-gouvernementales guinéennes</i>	17
2. <i>Les organisations de la société civile oeuvrant en Guinée pour la prévention et l'apaisement des Conflits</i>	18
E. Sierra Leone.....	21
1. <i>Engagement de la société civile dans la Gestion des Conflits et la promotion de la Paix en Sierra Leone</i>	22
IV. ETUDES DE CAS.....	26
A. Une OSC Regionale Intervient dans la Guerre Civile Sierra Leonaise: le WANEP [MRU1]	26
B. Le « <i>Mano River Union Women's Peace Network</i> » (Réseau des Femmes d l'Union du Fleuve Mano pour la Paix) [MRU2].....	27
C. Creation d'un Mouvement de Société Civile: le Role de l'Association Guineenne des Droits de l'Homme (OGDH) [MRU3].....	29
D. Promotion de la Paix au Sud-Est du Liberia: le Role du <i>United Methodist Church Committee on Relief</i> (UMCOR-Liberia) [MRU4].....	30
V. CONCLUSIONS ET LEÇONS.....	32
BIBLIOGRAPHIE.....	35

ANNEXES

ANNEXE 1 CONFLICT STUDY METHODOLOGY

ANNEXE 2 LISTE DES PERSONNES/ORGANISATIONS CONTACTÉES



Sigles

ACDI	Agence Canadienne pour le Développement International
ADECOMA	Association pour le Développement Communautaire
ADEN	Réseau de Développement Africain
ADF	<i>Allied Democratic Forces</i>
ADIC	Association pour le Développement Communautaire
AFL	Forces Armées du Libéria
AFRC	<i>Armed Forces Revolutionary Council</i> (Conseil des Forces Armées Révolutionnaire)
ALPO	Association des Organisations Professionnelles Libériennes
APC	<i>All People's Congress</i> (Sierra Leone)
AVODEG	Association des Volontaires Guineens pour le Développement
CAD	<i>Children's Aid Direct</i>
CCSL	<i>Council of Churches in Sierra Leone</i>
CDC	Campagne pour le Désarmement Civique
CDF	<i>Civil Defense Force</i>
CEDE	<i>Center for Democratic Empowerment</i>
CENAFOD	Centre Africain pour la Formation et le Développement
CES	Conseil Économique et Social
CGG-SL	<i>Campaign for Good Governance-Sierra Leone</i>
CHAL	<i>Christian Health Association of Liberia</i>
CLHRE	<i>Center for Law and Human Rights Education</i>
CMRN	<i>Comité Militaire de Redressement National</i>
CNOSC	Conseil National des Organisations de la Société Civile
COFEG	Coordination des ONG Femminines de Guinée
CRS	<i>Catholic Relief Services</i>
CSM	<i>Civil Society Movement</i>
CSRPP	Centre Sous Regional Pour la Paix
ECOMOG	<i>ECOWAS Monitoring Group</i>
ECOWAS	<i>Economic Community of West African States</i>
EUPD	Entraide Universitaire pour le Développement
FAWE	Forum des Femmes Africaines Educatrices
FIDH	Federation Internationale des Ligues de Droits de l'Homme
FLY	<i>Federation of Liberian Youth</i> (Fédération de la Jeunesse Libérienne)
FNUAP	Fonds des Nations Unies pour la Population
GEMS	<i>Grassroots Empowerment for Self-Help</i>
GIA	Groupes Islamiques Armés
GIE	Groupements d'Intérêts Economiques
HCNUR	Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés
IFES	<i>International Foundation for Electoral Systems</i>
IFESH	<i>International Foundation for Education and Self-Help</i>
IFMC	Commission de Médiation Inter-Religieuse
IGNU	Gouvernement Intérimaire d'Unité Nationale
IRC	Conseil Inter-Religieux
JPC	<i>Justice and Peace Commission</i>



LCC	<i>Liberian Council of Churches</i>
LDC	Force de Défense de Lofa
LDRC	<i>Liberian Democracy and Resource Center</i>
LINSU	Syndicat National Libérien des Etudiants
LNTG	Gouvernement National Libérien de Transition
LPC	Conseil de la Paix du Libéria
LRA	<i>Lord's Resistance Army</i>
LWI	Initiative des Femmes Libériennes
LWF/S	<i>Lutheran World Federation Services</i>
LWR/SL	<i>Lutheran World Relief Service/Sierra Leone</i>
MAC	<i>Media Against Conflict</i>
MFDC	Mouvement des Forces Démocratiques de la Casamance
MOJA	Mouvement pour la Justice en Afrique
MRWPN	Mano River Union Women's Peace Network
NARDA	Nouvelle Organisation de Recherche et de Développement en Afrique
NCPSL	<i>Network on Collaborative Peace Building</i>
NED	<i>US National Endowment for Democracy</i>
NMCL	Conseil National Musulman du Libéria
NPFL	<i>National Patriotic Front of Liberia</i> (Front National Patriotique du Libéria)
NPRAG	Gouvernement de l'Assemblée Nationale Patriotique de Reconstruction
NPRC	<i>National Provisional Ruling Council</i> (Conseil Gouvernemental National Provisoire)
OBC	Organismes à Base Communautaire
OGDH	Organisation Guinéenne pour la Défense des Droits de l'Homme et des Citoyens
ONG	Organisations Non-gouvernementales
OSC	Organisme de Société Civile
OVODEC	Organisation des Volontaires pour le Développement Économique de la Guinée
PAM	Programme Alimentaire Mondial
PDG-RDA	Parti Démocratique de Guinée-Rassemblement Démocratique Africain
PNUD	Programme des Nations Unies pour le Développement
PP	Promotion de la Paix
PUL	<i>Press Union of Liberia</i> (Syndicat de la Presse du Libéria)
PUP	Parti de l'Unité et du Progrès
RC	Résolution des conflits
RCD	Rassemblement Congolais pour la Démocratie
REFAMP	Réseau des Femmes Africaines Anciennes Ministres et Parlementaires
RENAMO	Resistência Nacional Moçambicana
RFFMP	<i>Mano River Women's Network for Peace</i>
RUF	<i>Revolutionary United Front</i> (Front Révolutionnaire Uni)
SACCO	Service d'Appui aux Coopératives et de Coordination des Interventions des ONG
SCG	<i>Search for Common Ground – Talking Drum Studio</i>
SCIO	Service de Coordination des Interventions des ONG
SLAJ	<i>Sierra Leone Association of Journalists</i>
SLPP	Parti du Peuple Sierra Léonais
SLTU	<i>Sierra Leone Teacher's Union</i>
SLWF	<i>Sierra Leone Women's Forum</i>

UE	Union Européenne
UFM	Union du Fleuve Mano
UFR	Union des Forces Républicaines
UIDH	Union Interafricaine des Droits de l'Homme
ULIMO-J	Mouvement Uni pour la Libération du Libéria -Johnson
ULIMO-K	Mouvement Uni pour la Libération du Libéria -Kromah
UMCOR	<i>United Methodist Church Committee on Relief</i>
UNESCO	<i>UN Educational, Scientific and Cultural Organization</i>
UNICEF	<i>UN International Children's Emergency Fund</i>
UNITA	<i>União Nacional para a Independência Total de Angola</i>
UP	<i>Unity Party</i>
UPR	Union pour le Progrès et le Renouveau
USA	<i>United States of America</i>
USAID	<i>United States Agency for International Development</i>
WAJA	<i>West African Journalists Association</i>
WANEP	<i>West Africa Network for Peace Building (Réseau Ouest-Africain pour la Promotion de la Paix)</i>
WCC	<i>World Council of Churches</i>
WV	<i>World Vision</i>

Les Conflits en Afrique de l'Ouest

Introduction: Contexte Élargi¹

Les crises et les conflits n'ont rien de nouveau pour l'Afrique de l'après colonisation. Jusque dans les années 1990, les sites conflictuels les plus importants se trouvaient dans les domaines de plus en plus rétrécis du gouvernement colonial ou d'une minorité de blancs. Les lutes armées pour la libération, qui ont eu lieu là où l'indépendance n'a pas pu s'obtenir dans la paix, se menaient souvent sur fond d'intervention externe, laquelle faisait partie du contexte de la guerre froide. La fin de l'occupation coloniale et la fin de l'apartheid ont coïncidé avec une vague de démocratisation qui a traversé le continent tout entier voilà déjà dix ans. Ceci créa de nouveaux espoirs pour une renaissance africaine. Certes, la libéralisation et la libération ont présenté des avantages dans différentes parties du continent, mais il n'en reste pas moins que deux zones majeures se sont constituées autour d'une lutte civile complexe, entremêlée, et mortelle. La zone la plus importante forme une arche qui s'étend de la corne africaine jusqu'à l'Angola et les deux Congo. Cette zone implique directement dix pays. L'autre zone de conflit est celle de l'Afrique de l'Ouest. Elle s'étend du Sénégal au Libéria et elle menace d'inclure la Côte d'Ivoire pour englober une demie douzaine de pays.

Les origines de certains conflits remontent à plus loin que 1990 (Soudan; Casamance au Sénégal), mais depuis dix ans maintenant, la violence s'intensifie et les guerres s'étendent au-delà des frontières, créant ainsi un véritable labyrinthe de lutte armée entrelacée. De même, des calamités jusqu'ici inimaginables sont devenues réalité: l'effondrement total des institutions étatiques (la Somalie depuis 1991, le Libéria entre 1990 et 1997, le Sierra Leone à plusieurs reprises pendant les années 1990) Petit à petit, il devint apparent que le réseau de conflits au sein de ces deux zones majeures de lutte civile sont le reflet des nouveaux paramètres de la politique africaine. La prolifération de milices rebelles est en partie preuve de l'affaiblissement marqué du réseau institutionnel d'un certain nombre d'États africains. Si l'on observe de près les groupes d'insurgés qui peuplent les zones de conflits, on peut distinguer des caractéristiques nouvelles dans la nature des milices rebelles. Ces deux facteurs méritent qu'on leur prête attention.

L'affaiblissement des États, que certes les pays connaissent à des degrés variés, trouve ses origines dans la crise politique et économique prolongée des années 1970 et surtout des années 1980. Sur le plan politique, l'érosion ferme de la légitimité des dictatures militaires ou celles à parti unique s'explique par le fait que ces systèmes finissent par produire, en 1990, un sentiment de cynisme et de dégoût largement partagé par le public. En effet, l'état n'est plus qu'un prédateur. Sur le plan économique, l'idéologie de développement des années 1960 encourage l'expansion du champ d'action de l'État, champ qui dépassera rapidement et de loin les capacités de performance de l'État et des ressources. Au cours des années 1980, les programmes d'austérité économique promus par les institutions économiques internationales et par la communauté des bailleurs de fonds occidentaux produisent des résultats variables. Souvent, ces programmes rétrécissent la capacité institutionnelle de gouvernance et de fourniture des services.

¹ Cette section du rapport a été spécialement rédigée par le Docteur Crawford Young de l'Université de Wisconsin.

Ainsi, dans beaucoup de pays, les groupes d'insurgés font de plus en plus face à des gouvernements nettement moins capables d'exercer un contrôle efficace sur leur domaine territorial, surtout par rapport aux années 1960.

Il est particulièrement important de remarquer une série de développements pour ce qui est du caractère et des ressources mises à la disposition des guerres d'insurrection. Dans l'ensemble, ces guerres ont un effet cumulatif qui transforme le paysage. Contrairement aux guerres de libération nationale, les rebellions des années 1990 n'ont pas vraiment de but politique outre le changement de pouvoir et le contrôle des ressources. Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que ces guerres d'insurgés s'avèrent capables de durer pendant des périodes prolongées malgré un soutien populaire négligeable et même face à un antagonisme public marqué (front révolutionnaire uni [*Revolutionary United Front* ou RUF] au Sierra Leone, armée des seigneurs de la résistance [*Lords Resistance Army* ou LRA] et forces démocratiques alliées [*Allied Democratic Forces* ou ADF] en Ouganda).

Les origines des mouvements rebelles sont également différentes. Cela a commencé par la chute d'Idi Amin, œuvre des Tanzaniens en Ouganda en 1979. Dans les cas de basculement des régimes qui suivent, les changements sont souvent accompagnés par la dissolution des forces armées présentes (Tchad en 1982, Ouganda en 1986, Ethiopie en 1991, Somalie en 1991, les deux Congo en 1997, et le Libéria en 1990) Les anciens soldats s'enfuient à la campagne ou alors dans les pays voisins, souvent en possession de leurs armes. Les stocks d'armes se gardent alors en secret dans les campagnes ou alors les armes sont vendues sur le marché noir en plein essor. Il suffit de se souvenir de la taille et du niveau d'armement de certaines armées dissolues (par exemple en Ethiopie et en Somalie) pour se rendre compte du fait que la prolifération des armes s'est faite à une échelle considérable. La comparaison entre le nouveau contexte dans lequel les armes automatiques sont facilement disponibles et la populace désarmée, vestige de l'État colonisateur, semble particulièrement utile.

À cette nouvelle source d'armes s'ajoute une autre: l'effondrement du bloc soviétique a laissé derrière lui un certain nombre d'États couverts d'armes mais autrement ruinés (Bulgarie, Ukraine, et Russie) Cette source se greffe aux ressources déjà accessibles par les insurgés potentiels, ce qui a pour effet de renforcer le marché noir international d'armes déjà établi. Bien que la fin de la guerre froide ait officiellement interrompu toute source d'armes du côté des grandes puissances, les nouvelles tendances, marquées par des conflits emmêlés, conduisent les pays voisins à accepter de se livrer à la fourniture d'armes.

On le remarque moins, mais il faut noter que des compétences militaires sophistiquées se sont infiltrées parmi les rangs des insurgés. En effet, les anciens officiers des armées dissolues font leur apparition dans les milices rebelles (Somalie, Ouganda, Rwanda, et Congo-Kinshasa) Ces anciens officiers ont été formés au haut niveau à l'étranger. D'autres dirigeants insurgés ont une expérience non négligeable en matière de guérilla en Afghanistan (c'est le cas de plusieurs fragments de Groupes Islamiques Armés [GIA] en Algérie et de rebelles Touareg au Mali) Les premiers dirigeants du front national patriotique du Libéria (NPFL pour *National Patriotic Front of Liberia*) de Charles Taylor et du RUF en Sierra Leone ont été formés en Libye. D'un côté, les dirigeants du mouvement de libération nationale ont acquis leurs compétences militaires par le biais d'expériences et de formations à l'étranger mais, de l'autre côté, les capacités d'autres

mouvements insurrectionnels d'une période antérieure, tels que les rebelles du Congo en 1964, sont rudimentaires. Ces mouvements sont du reste facilement vaincus par les groupes mercenaires de l'armée nationale.

Il faut encore noter un nouveau développement, à savoir l'utilisation systématique et délibérée des enfants soldats, notamment en Sierra Leone, au Libéria, en Ouganda, et dans les deux Congo. Cette tactique était systématiquement employée au Mozambique, au milieu des années 1980, par REMANO (*Resistência Nacional Moçambicana*), parce que ce mouvement avait du mal à recruter des combattants adultes. A partir des années 1990, les insurgés, qui en fait se trouvent sans agenda, ont à leur tour recours à cette formule. Dans certains cas, des adolescents issus de circonstances marginales rejoignent volontairement les milices rebelles; toutefois, dans d'autres cas, ils sont arrachés de force des communautés rurales, notamment en Sierra Leone et au Libéria. Brutalisé, terrorisé, et souvent drogué, un enfant soldat est capable de tuer sans merci.

Au cours des années 1990, les ressources de grandes valeurs s'emploient également à une grande échelle pour financer les luttes insurrectionnelles. La fin de la guerre froide interrompt la fourniture et les financements motivés par le calcul global autant pour les rebelles que pour les gouvernements. Mobutu Sese Seko au Congo-Kinshasa et Samuel Doe au Libéria cessent alors d'être utiles aux États Unis. En Angola, l'union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola (*União Nacional para a Independência Total de Angola* ou UNITA), qui jusque là avait survécu grâce au soutien de l'Afrique du Sud et des États Unis, est désormais contrainte de saisir et de grader les champs de diamants pour financer ses guerres. Ainsi, dans les années 1990, la lutte civile devient intimement liée aux guerres des ressources: bois et diamants pour Taylor; diamants pour RULF et UNITA; or, diamants et coltan pour les deux factions congolaises du Rassemblement Congolais pour la Démocratie (RCD) Les états déchirés par les luttes civiles se battent désespérément pour garder le contrôle des ressources qui peuvent être mises sur le marché. De même, les gouvernements qui choisissent d'intervenir dans les états voisins cherchent aussi à financer leurs actions en saisissant les ressources de grande valeur (en Sierra Leone, Taylor saisit les diamants; les six armées du Congo-Kinshasa saisissent l'or, les diamants, le pétrole, le bois, le café, et le coltan).

Enfin, il faut noter que le haut respect que le système international africain, avec ses normes dominatrices, accorde à l'inviolabilité des frontières et à la non-intervention s'est sérieusement affaibli. Avant 1990, quelques épisodes d'intervention ont lieu (Ethiopie-Somalie, chute d'Amin par la Tanzanie), mais ils sont l'exception et ils sont, du reste, fortement critiqués. Mais dans les deux zones de conflits, le degré d'implication/intervention transfrontalière augmente remarquablement. En effet, l'existence de guerres insurrectionnelles au-delà de la frontière, pose forcément un sérieux dilemme de sécurité de part et d'autre de la frontière. De tels dilemmes s'aggravent lorsque les états déchirés par les rébellions s'offrent ou permettent qu'on y abrite les rebelles des États voisins. La résolution des conflits signifie non seulement qu'il faut trouver les sources internes du problème, mais qu'il faut aussi satisfaire les logiques de sécurité concurrentes des États voisins. Par exemple, le conflit actuel en Sierra Leone implique directement le Libéria, la Guinée, et le Burkina Faso. Au Congo-Kinshasa, les partenaires de la rébellion/lutte incluent l'Ouganda, le Rwanda, le Burundi, le Zimbabwe, l'Angola et jusqu'à récemment, la Namibie, ceci en plus de quatre factions congolaises (de nom) armées et au moins une douzaine de milices locales du nom de « Mai Mai ».

Si on fait la somme de ces éléments, il est facile de voir pourquoi ces modèles de conflits ont tant résisté à toute résolution interne et à toute médiation externe. La complexité-même de ces conflits fait que les acteurs étrangers principaux hésitent à vraiment s'engager, bien qu'il faille noter que la Grande Bretagne s'est sérieusement engagée en Sierra Leone. Par nécessité, ces engagements doivent passer par les régimes en place qui, pour leur part, sont souvent faibles, corrompus, contestés à l'intérieur. Par ailleurs, ils ne coopèrent pas souvent et ils s'avèrent être des partenaires indécidables. La communauté internationale, à commencer par les États Unis, hésite à engager d'importantes ressources dans des luttes qui semblent ne pas avoir de fin; il est intéressant de comparer les 20.000 forces de la paix présentes et l'opération qui s'est pratiquement montée du jour au lendemain au Congo-Kinshasa en 1960 et qui a coûté des milliards de dollars aux Nations Unies. A l'heure actuelle, il y a à peine 3.500 soldats assemblés avec beaucoup de peine dans cet immense pays. L'Afrique constitue actuellement une priorité bien plus basse dans les relations internationales par rapport aux quelques décennies passées, et il est fort probable que cette tendance s'accroisse à cause de la lutte globale contre le terrorisme en cours.

Tous les facteurs identifiés ci-dessus sont présents à des degrés variés à travers la zone ouest-africaine de conflit. Les mouvements rebelles ne sont pas identiques dans leur caractère. Le RUF sierra léonais, le NFPL et les nouveaux rebelles du Libéria sont des formations guerrières menées par des seigneurs de la guerre, tandis que le Mouvement des Forces Démocratiques de la Casamance (MFDC) du Sénégal compte des sécessionnistes parmi certaines de ses factions. De multiples facteurs sont en jeu. Par ailleurs, la mosaïque de conflits ne saurait se réduire à un unique élément ou à une interprétation passe-partout juste pour simplifier la recherche d'une explication.

Dans un environnement pluri-ethnique à religions multiples, les identités communes jouent un rôle important dans la définition du choix social et de l'affiliation politique. L'antagonisme croissant qui va à l'encontre de Doe provient en partie du fait qu'il s'est servi d'une carte de sécurité ethnique pour son armée, qui finit par réunir beaucoup de membres de son groupe Krahn. S'il est vrai que ceci lui a garanti la loyauté de son armée, cette stratégie a en même temps éliminé sa capacité de réagir, dès le départ, au modeste défi présenté par l'incursion du NPFL de Taylor en décembre 1989. Les Kamajors de Sierra Leone, qui sont une milice Mende, sont une force de résistance importante contre le RUF, mais ce dernier compte un certain nombre de Mende dans ses rangs. Le MFDC du Sénégal est majoritairement Jola, mais les Jola sont aussi nombreux dans l'armée sénégalaise et parmi la population de Dakar. Leurs sections armées ont bénéficié, par le passé, du soutien du président gambien, Yahya Jammeh, qui lui aussi est Jola, et d'un officier de haut niveau, ancien meneur de coups d'état de Guinée-Bissau, Ansoumane Mané, qui est décédé mais qui était aussi Jola. L'assassinat de Mané en novembre 2000 et l'élection de Balante Kumba Yala à la présidence de la Guinée-Bissau ont coûté son sanctuaire d'accueil (au-delà de la frontière) au MFDC. Le Général Robert Guei, président de la Côte d'Ivoire pendant une brève période en 1999-2000, est gardé par une milice privée Yacouba dans sa forteresse qui se trouve près de la frontière libérienne. Beaucoup de membres de cette milice privée sont originaires du Libéria où l'ethnonyme de ce même groupe est Gio. A l'origine, Gio avait fourni la plupart des combattants des du NFDL de Taylor. L'ethnicité est ainsi intégrée dans les conflits, mais il est impossible de dire que cela se fait de manière nette et claire. À

l'exception des Kamajors, aucune des milices majeures n'a de désignation ethnique. Bien que le MFDC semble être le reflet des aspirations Jola, tous ses fragments nient avoir un objectif ethnique en argumentant plutôt que la Casamance est une région distincte qui contient multiples groupes ethniques. En effet, les premières exigences pour l'autonomie de la Casamance avaient été formulées par les occupants français dans les années 1920s. Les Jola ne s'expriment pas à l'aide d'une voix unique, ce que démontrent les factions du mouvement, d'une part, et les nombreux Jola, notamment à Dakar, qui ne soutient pas ce mouvement. Il est donc raisonnable de reconnaître l'ethnicité comme l'un des éléments de conflits, mais non pas comme déterminant principal de ces conflits. On peut encore moins parler de « haine ethnique du passé » dans la mesure où aucune des rivalités observées ne trouvent leurs sources dans un passé lointain. Qui plus est, les unités identitaires elles-mêmes sont le produit d'une construction sociale en cours.

Le phénomène de guerre des seigneurs est manifestement central au Libéria et en Sierra Leone, mais la notion est moins utile dans le contexte d'autres pays. Le degré de légitimité des dirigeants de la sous-région varie énormément. Malgré son incapacité de résoudre le problème de la Casamance, le Sénégal est doté d'un État relativement efficace. D'ailleurs, la légitimité de cet État est renforcée par la succession électorale calme qui a mis Abdoulaye Wade au pouvoir en 2000. En 1994, un coup d'état militaire a installé Jammeh au pouvoir en Gambie et ce pouvoir fut ensuite confirmé au cours d'élections douteuses en 1996. Ahmad Kabbah de Sierra Leone et Taylor ont été élus par le biais d'élections plus ou moins acceptées par la communauté internationale. Cependant, leur légitimité est fort limitée. Ces deux dirigeants sont à la tête d'États qui, jusque dans les années 1970, jouissaient de légitimité et d'une performance acceptable, pour ensuite décliner rapidement. Les institutions de l'État ne sont qu'une ombre de ce qu'elles étaient, il y a à peine vingt ans. La Guinée-Bissau avait une infrastructure coloniale particulièrement faible, mais son mouvement de libération fut solide. Cependant, ce dernier n'a jamais réussi à construire un État efficace, ce qui fait que, dans les années 1980, l'État a dû faire face à une légitimité fortement contestée. Du temps où Sekou Touré était au pouvoir, la Guinée avait un régime radical populiste largement soutenu; cependant, son pouvoir était devenu une tyrannie qui s'était soldée en ruine institutionnelle lorsqu'il décéda en 1984. Son successeur militaire, Lansana Conté, avait au départ joui d'un soutien interne et étranger, mais sous couvert de régime libéralisé, la réalité était celle du pouvoir autocratique. Toutefois, l'État guinéen demeure nettement plus robuste que ses voisins du sud-est, comme le démontrent les sanctions infligées aux rebelles du RUF qui ont traversé la frontière, en 2000, pour entamer une rébellion par les populations désaffectées de la zone forestière de la Guinée.

La résolution de conflits entant que cause bénéficie d'un atout majeur malgré les complexités qui l'affligent: l'attachement étonnant au modèle étatique existant de la part de pratiquement tous les acteurs. Seul le cas de la Casamance montre que certains veulent démembrer l'État tel qu'il existe actuellement, et encore cela ne provient que des factions extrêmes du MFDC. Le vaisseau institutionnel pour la reconstruction de l'ordre politique existe donc bel et bien. Etant donné la dé-légitimation et la négligence institutionnelle de plusieurs des états qui « existent vraiment », l'attachement acharné de l'imagination populaire à un « Sierra Leone » ou à un « Libéria » est un atout critique. Aussi artificielles les origines de l'État africain soient-elles, d'une manière ou d'une autre, une « nation » en découle et survit même en l'absence d'un État qui marche.

I. Introduction aux conflits dans l'union du fleuve Mano²

La sous-région définie par les États membres de l'Union du fleuve Mano est instable depuis déjà plus d'une décennie. Cette instabilité s'est caractérisée par des violences et des atrocités à une grande échelle, par des pertes de propriété, la dévastation des économies, ainsi que le quasi-effondrement de certains de ses États. Plusieurs observateurs, externes au domaine de la prévention des conflits et de la promotion de la paix, ont donné des explications quelques peu simplistes des causes du conflit. Ils l'attribuent à de vieilles querelles que certains groupes religieux et ethniques entretiendraient entre eux. Ils soutiennent par ailleurs que les guerres ethniques qui ont émergé seraient le résultat de la chute des anciens régimes totalitaires, notamment ceux de Sekou Touré en Guinée, de Siaka Stevens en Sierra Leone et de William Tubman au Libéria. Ces régimes auraient jusque là réussi à contenir les rivalités ethniques.

Cette explication est inadéquate et trompeuse pour trois raisons principales. Premièrement, à part les affranchis rapatriés qui constituent une classe très minoritaire, les peuples de cette sous-région partagent une histoire, un héritage culturel et religieux communs. D'autant que l'on retrouve dans ces trois États certains mêmes groupes ethniques. Une telle affinité culturelle implique que les membres des ces communautés ont souvent une même perception de leur histoire. C'est d'ailleurs cette histoire commune de mauvaise gouvernance totalitaire qui est au cœur du conflit. Chacun de ces régimes avait refusé de mettre en place un système gouvernemental correspondant aux aspirations de leurs peuples. Ces régimes à parti unique, bien que singeant le multipartisme, ont refusé en règle générale de tenir des élections régulières, libres et transparentes. Les dirigeants rejetaient l'idée même d'alternance du pouvoir. Il n'existait quasiment aucun dialogue constructif entre les gouvernements et ceux qu'ils aspiraient à gouverner. Une petite minorité tenait les rennes du pouvoir, tout en confisquant les richesses du pays. Sous ces régimes autoritaires, le népotisme, le clientélisme et la corruption devinrent les valeurs-clé de la gouvernance. Dans ce contexte le fossé entre riches et pauvres ne fit que s'accroître. Dans les années 80 le déclin de l'économie, le constant appauvrissement, le dénuement et le sentiment d'exclusion, ont radicalisé le mécontentement déjà présent et ont poussé les opposants à ces régimes vers des solutions toujours plus extrêmes pour conquérir le pouvoir.

Deuxièmement, la thèse de la haine inter-ethnique ou du tribalisme ne tient pas compte des ramifications de l'instabilité dans les états de cette région. Les ambitions de certains dirigeants ont entraîné l'exportation de la violence et l'aggravation de situations politiques internes déjà instables. Même si chaque pays a sa propre histoire, dont on doit tenir compte, tous ont été et sont toujours liés tant en termes de détresse économique et de potentiel de redressement économique futur, qu'en ce qui concerne la résolution des conflits violents et l'enracinement d'une future stabilité politique.

¹ Dans ce rapport, la Guinée (Conakry), le Libéria et le Sierra Leone sont les États constituant la région du fleuve Mano. L'expression "Union du Fleuve Mano" réfère à l'organisation résultant d'une entente économique établie entre le Libéria et le Sierra Leone en 1973, à laquelle s'est jointe la Guinée en 1980. Le terme "Union" est plus de l'ordre du souhait que de la réalité, ces États étant en conflit depuis dix ans.

Troisièmement, aucun des conflits dans les États du fleuve Mano ne s'explique complètement en termes d'objectifs et de tactiques des acteurs politiques de la région. La région et chacun de ses conflits ont été affectés par des intérêts non seulement d'autres pays ouest africains, notamment le Nigeria, le Burkina-Faso, la Côte-d'Ivoire et le Niger, mais encore d'autres pays africains et européens qui y ont des intérêts. Ces intérêts se sont manifestés par la volonté du Nigeria de jouer un rôle clé dans la mission d'observation (ECOMOG) établie par la Communauté Économique Des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO), et aussi dans la conduite des opérations de l'ECOMOG, suite à laquelle le Nigeria s'aligna avec certains acteurs. Certains affirment avec conviction que c'est là l'une des causes de la détérioration des crises politiques internes, mises en évidence par l'aide militaire secrète aux différentes factions et gouvernements, ainsi que par l'intercession à l'ONU de pays comme la France. Enfin, ces intérêts africains et européens ont été liés à une série d'intérêts économiques qui les transcendent, relatifs aux ressources et richesses naturelles de cette région, plus particulièrement au contrôle de la production et du commerce des diamants.

Au bout du compte, la chute des anciens régimes autoritaires a principalement été suivie par des régimes qui ont échoué dans l'intégration et la consolidation de leur nation. Chaque nouveau régime a commencé par déclarer son intention de réformer la structure politique antidémocratique colonialiste, et d'ouvrir le système aux exclus et aux exploités. Chaque régime successif s'est à son tour caractérisé par le non-respect des droits personnels et publics des autres, par une mauvaise gestion des ressources publiques, et par leur propre version du favoritisme et du népotisme. Pour défendre et renforcer leurs intérêts, les nouvelles élites ont mobilisé des groupes sur la base de liens ethniques facilement identifiables, et encouragé les antagonismes ethniques. La majorité de la population en a été appauvrie. En réaction, certains des titulaires du pouvoir de ces régimes se sont radicalisés dans leur détermination rester au pouvoir. C'est ce qui s'est produit au Libéria et en Sierra Leone.

II. Les dimensions nationales du conflit

A. Le Libéria

L'arrivée en 1822 de colons venus d'Amérique dans la région correspondant au Libéria, introduit de nouveaux éléments culturels et de nouvelles forces en concurrence pour le contrôle du commerce maritime, de l'économie et de l'échiquier politique dans la région.

Plusieurs circonstances forcèrent les colons du nouveau monde, en majorité des noirs de descendance africaine, à venir en Afrique suite à l'abolition de l'esclavage. Ils s'installèrent en communautés dans des zones enclavées le long du littoral, calquant leur système politique sur celui des Etats modernes d'Europe et d'Amérique du Nord. Les circonstances qui les avaient forcés au rapatriement leur avaient toutefois interdit de faire l'expérience de la gouvernance dans les sociétés qu'ils prenaient pour modèle. En 1847 les colons proclament la création de la république du Libéria, un Etat unitaire. Le fait que les différentes colonies aient été établies indépendamment par différentes "sociétés de colonisation", aurait pu plutôt suggérer un certain degré de décentralisation propice à un système fédéral.

De violents conflits entre colons et indigènes éclatèrent sporadiquement, surtout avec les Gola, qui avant la colonisation occupaient une position politique influente dans la région. En théorie, les rapatriés favorisaient une forme de gouvernement républicain. Toutefois en pratique, le gouvernement était dominé par une petite élite appartenant aux familles rapatriées. Non seulement ce type de gouvernement excluait-il les indigènes, mais encore, il était incompatible avec leurs propres normes et principes de gouvernance.

Une intégration nationale réelle n'a jamais été réalisée. Le groupe de colons minoritaire finit par s'approprier le contrôle de l'Etat central, s'en servant pour son propre bénéfice économique et politique, pendant 139 ans (de 1847 à 1980). Le coup d'Etat de 1980 devait transférer le pouvoir étatique des élites rapatriées aux populations indigènes majoritaires. Malheureusement, durant les dix années suivantes, ce nouveau gouvernement mit en place une dictature oppressive, mal gérée, mal conseillée, se servant de la violence comme instrument de pouvoir étatique. Cette violence ainsi que la mauvaise gestion économique aboutit à la guerre civile qui débute à la veille de Noël en 1989, pour ne cesser que vers la fin de 1997.

Le front national patriotique du Libéria (NPFL) envahit le Libéria à partir de la Côte d'Ivoire, déterminé à défaire le régime du président d'alors, Samuel K. Doe. A l'origine, le NPFL avait pu constituer sa force en se reposant sur un large nombre de groupes ethniques qui se sentaient lésés par le régime Doe et son traitement privilégié apparent vis à vis des Krahn et des Mandingues. A mesure que le conflit augmente, d'autres factions armées, tel l'ULIMO-K, l'ULIMO-J et le LPC, émergent. Elles s'organisent en mobilisant la population sur l'idée d'intérêts communs liés à une définition étroite des groupes ethniques. Jusqu'à la fin du conflit en 1997, sept factions armées différentes voient le jour.³ Toutefois, dès le départ, le NPFL n'est

³ Le Front National Patriotique; le Front National Patriotique Indépendant; le Mouvement Uni pour la Libération du Libéria – Kromah (ULIMO – K); le Mouvement Uni pour la Libération du Libéria – Johnson (ULIMO-J); le

pas qu'une organisation interne. Des preuves concrètes suggèrent qu'il a été appuyé par les régimes du Burkina-Faso et de la Côte- d'Ivoire, et qu'il a reçu une aide militaire de la Libye.

De même que la guerre avec ses complexités, la quête d'une paix réelle au Libéria a été longue, pénible et compliquée. Elle a demandé énormément de ressources et a éprouvé la bonne volonté de plusieurs pays et organisations. La Communauté Économique Des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) prit un rôle au centre de ces organisations. Avec pour toile de fond les incessantes hostilités et la menace qui pèse sur les autres pays de la sous-région, la Communauté Économique Des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) organise en juillet 1990 une rencontre spéciale de son Comité de Médiation Permanente à Banjul en Gambie. Lors de cette concertation, le groupe d'observation du cessez-le-feu de la CEDEAO (l'ECOMOG) est constitué, puis autorisé à intervenir dans la crise libérienne pour rétablir l'ordre et l'Etat de Droit, et pour encourager le respect des droits de l'homme. Contrairement au gouvernement de Samuel K. Doe et à certaines des factions armées qui accueillent favorablement l'intervention de l'ECOMOG, le NPFL s'y oppose avec véhémence. Dans le cadre l'initiative régionale pour mettre un terme à la guerre, la CEDEAO apportait son soutien à l'idée de l'instauration d'un Gouvernement d'Unité Nationale intérimaire. Cependant un nombre considérable d'études et d'analyses tendent à démontrer que l'intervention de l'ECOMOG a causé une expansion et un enlisement du conflit, et qu'elle a contribué aux nombreuses violations des droits de l'homme et à l'effondrement de l'appareil d'État.

C'est donc graduellement que la paix s'est construite. Elle a exigé d'immenses efforts pour établir la confiance parmi les libériens, entre les différentes factions armées et les négociateurs. Au total, trente accords de paix furent ratifiés avant d'aboutir à un arrêt complet des hostilités. Ce processus donna lieu à trois ententes successives sur le gouvernement national de transition, avant d'arriver enfin à la paix. En 1995, le premier gouvernement national de transition libérien (LNTG) est mis en place. Ce gouvernement unifie le pays et remplace le Gouvernement Intérimaire d'Unité Nationale (IGNU) et le Gouvernement de l'Assemblée Nationale Patriotique de Reconstruction, le NPRAG. Le nouveau gouvernement est constitué principalement d'un conseil de cinq membres, dont deux issus de l'IGNU, deux du NPRAG, et un choisi parmi un panel des plus éminents libériens. Le conseil élit lui-même son président. Avec cette entente, les décisions du conseil sont souvent retardées, car les représentants des factions armées doivent à de nombreuses reprises se déplacer pour consulter les chefs de guerres restés sur les territoires qu'ils contrôlaient.

Lorsque ce système cessa de fonctionner, la seconde entente transitoire –le Gouvernement National Libérien de Transition (LNTG II), est établi. Dans ce cas-ci, les chefs de factions sont directement représentés dans le conseil. Suite à quoi, ils choisissent un nouveau dirigeant civil. Au bout du compte, les accords d'Abuja entre les factions armées réalisèrent enfin la paix au Libéria. Ces accords ont été soutenus par une forte intervention du président nigérian d'alors Sani Abacha. Des programmes de désarmement, d'élections et de restructuration des forces de sécurité sont alors établis au Libéria.

Conseil de la Paix du Libéria (LPC); la Force de Défense de Lofa (LDC); et le Conseil Révolutionnaire Central – Front National Patriotique.

Des élections utilisant la proportionnelle ont alors lieu. Charles Taylor, chef du NPFL, en sort vainqueur avec 75,3 pour cent des voix. Il y a sans doute de multiples raisons pour cette victoire fulgurante de Taylor. Mais pour bon nombre d'observateurs, il s'agit simplement de l'expression d'un ras-le-bol de la guerre, et d'une inquiétude que la guerre se prolonge si Taylor n'avait pas gagné. Certaines organisations libériennes résistèrent fortement à cette idée et à l'instauration d'un dirigeant qui à leurs yeux était à la source même du problème libérien. Reste que la société civile a préféré une certaine forme de paix, cautionnant ainsi les accords d'Abuja. Il fallait dès lors s'atteler au dur travail de leur mise en application, ce qui exigeait d'abord la restructuration des forces armées et de l'appareil de sécurité, le tout sous la supervision de la CEDEAO.

B. La Sierra Leone

En 1896 les Britanniques établissent un protectorat dans la partie intérieure de la colonie côtière de Sierra Leone, déjà sous administration britannique depuis 1787. En 1961, suite à l'introduction de la constitution, le parti du Peuple Sierra Léonais (SLPP) avec à sa tête le Dr Milton Margai, gagne les élections. Le 22 avril 1961, le Sierra Leone devient un état indépendant du Commonwealth. Aux élections de 1962, le SLPP garde le pouvoir. Sir Milton décède en 1964 et est remplacé au poste de Premier ministre par son demi-frère, le Dr Albert Margai. En 1967, le principal parti d'opposition, le *All People's Congress* (APC) dirigé par Siaka Stevens, remporte la majorité parlementaire aux élections générales, mais il se voit interdire le pouvoir en raison d'un coup militaire. Suite à une mutinerie en avril 1968, l'APC est enfin déclaré victorieux dans les élections de 1967, et Stevens devient premier ministre. Une période d'instabilité s'en suit, culminant par une tentative de coup d'état militaire en mars 1971. Ce coup échoue grâce à l'aide de l'armée de la Guinée voisine. Stevens se retire en 1985, et le général Joseph Momoh lui succède à la présidence.

Le 22 avril 1992, des membres des forces armées investissent une station de radio à Freetown et occupent les bureaux présidentiels. Leur chef, le capitaine Valentine Strasser, déclare le renversement du gouvernement Momoh. Une fois de plus un leader sierra léonais, en l'occurrence Momoh, tente de régionaliser le conflit interne en faisant appel au régime de Sékou Touré en Guinée. Celui-ci envoie immédiatement des troupes à Freetown. Les affrontements entre les troupes guinéennes et les auteurs du coup font plus de cent morts. Momoh s'enfuit pour la Guinée, et Strasser forme un Conseil Gouvernemental National Provisoire (NPRC). Il réaffirme l'engagement du NPRC à introduire le multipartisme, à mettre fin au conflit et à continuer d'appuyer les efforts de l'ECOMOG dans les opérations de promotion de la paix au Libéria. Le régime de Strasser connaît cependant lui aussi des tiraillements internes. Des opérations de guérilla débutent en Sierra Leone dès 1991, menées selon certains rapports par les forces du NPFL. En 1994 la rébellion prend un visage encore plus familier avec la création du Front Révolutionnaire Uni (RUF), une force enrôlant principalement de jeunes chômeurs. Le RUF continue et augmente les opérations qui avaient déjà cours depuis des années dans certaines parties de la Sierra Leone. Il continue aussi à recevoir un appui militaire du NPFL. Il ne fait aucun doute que le déclenchement de ces deux rébellions soit lié à des intérêts communs pour le contrôle d'une grande part du marché du diamant. Ces intérêts leur ont aussi apporté de nouveaux amis étrangers.

Strasser est lui aussi destitué lors d'un coup d'Etat en janvier 1996. Il est remplacé par le Major Maada Bio à la tête de l'état. Le 26 février 1996, les élections présidentielles et législatives, contestées par 13 partis de l'opposition, et surveillées par des observateurs internationaux, ont lieu comme prévu. La présidentielle est remportée par Ahmed Tejan Kabbah, au second tour, trois mois après le premier tour.

Le 25 mai 1997, des membres dissidents des forces armées, menés par le major Johnny Paul Koroma, prennent le pouvoir, déposant Kabbah, qui lui aussi part pour la Guinée. Koroma affirme que le coup d'état est une réponse à l'échec du gouvernement dans sa mise en oeuvre de l'accord de paix avec le RUF conclu en novembre 1996. Koroma érige un Conseil des Forces Armées Révolutionnaire (AFRC) comprenant 20 membres, dont il prend la tête en tant que président, et où il accorde (en son absence) au chef du RUF, Foday Sonkoh, la vice-présidence. Le gouvernement nigérian somme la junte de quitter le pouvoir et augmente ses effectifs militaires à Freetown. Au début de juin 1997, les forces nigérianes, constituant la majeure partie des forces de l'ECOMOG en Sierra Leone, initient le bombardement naval de Freetown dans le but de forcer la capitulation des nouveaux dirigeants militaires.

Au début de juillet 1997, le nouveau gouvernement militaire se retrouve complètement isolé par la communauté internationale. Le groupe d'action ministérielle du Commonwealth, institué pour répondre aux activités illégales des états membres, suspend l'accès de la Sierra Leone à ses réunions, jusqu'au rétablissement de l'ordre constitutionnel et à la mise en place d'un gouvernement élu démocratiquement. Le conseil de sécurité de l'ONU condamne lui aussi le putsch et accorde son soutien aux efforts de la CEDEAO pour résoudre la situation. L'embargo imposé par la CEDEAO contre la Sierra Leone, réalisé grâce à un blocus naval et à l'occupation de l'aéroport de Lungi par les troupes nigérianes, induit une pénurie croissante de nourriture, de pétrole et d'autres denrées essentielles. Entre temps, un comité composé de quatre pays, mandaté par la CEDEAO pour surveiller le retour à l'ordre constitutionnel, comprenant des représentants du Nigeria, de la Côte d'Ivoire, de la Guinée et du Ghana, fait pression sur le gouvernement lui faire quitter le pouvoir, lors d'une série de négociations avec l'AFRC.

Des sanctions contre la Sierra Leone sont par la suite approuvées par le conseil de sécurité de l'ONU. L'ECOMOG renforce son blocus économique sur Freetown en bombardant les navires marchands dans le port. Le mois de septembre voit une reprise des hostilités entre les forces de l'AFRC et de l'ECOMOG, faisant de nombreux morts. Des milliers d'habitants de Freetown désertent la ville.

Malgré un important soutien financier de la part des donateurs internationaux, la stabilité du gouvernement de Kabbah s'est d'abord reposée sur la présence continue des forces de l'ECOMOG, s'élevant alors à 7000 hommes (principalement des nigériens, mais aussi des ghanéens et des guinéens). A la mi-avril, Kabbah nomme Khobe (un nigérian) à la tête de la sécurité nationale.

À la fin du mois de juillet le conseil de sécurité de l'ONU adopte une résolution permettant l'envoi d'une mission d'observation de 70 membres en Sierra Leone (la MONUSIL). A l'origine, le mandat de cette force est de six mois, avec pour fonction la surveillance de la sécurité et du désarmement d'anciens combattants dans les zones sécurisées du pays.

C. Le conflit en Guinée

La participation de la Guinée au conflit résulte d'une longue tradition de relations internationales dans cette sous-région. Pour commencer, l'armée régulière guinéenne était déjà mise à contribution pour des interventions de soutien aux alliés, sous le régime de Sékou Touré. En effet, Touré avait utilisé les troupes guinéennes pour éviter des coups d'État contre ses alliés au Libéria, en Sierra Leone et en Guinée Bissau. Ensuite, dans son aide à l'action de l'Ulimino-K pour déstabiliser le régime Taylor au Libéria, le gouvernement guinéen avait autorisé l'utilisation de son territoire comme base arrière. Par conséquent, la Guinée s'est sentie d'autant plus sujette à des menaces provenant de pays extérieurs à la région, tels que le Burkina Faso et la Libye qui s'alliaient à des dissidents guinéens, notamment ceux de la tentative ratée de putsch contre le régime Conté en février 1996.

Certes, beaucoup de choses ont changé depuis Sékou Touré, notamment la limitation du pouvoir présidentiel à autoriser certaines interventions militaires sans l'accord de l'Assemblée Nationale. Mais certains comportements persistent. Les opérations de l'ULIMO contre le Libéria, par exemple, étaient à la racine des attaques par le RUF de septembre 2000, appuyées par Taylor, au cours desquelles plusieurs villages guinéens furent pratiquement rasés. Ces attaques sont d'autant plus menaçantes qu'elles ont été selon certains rapports liées à plusieurs anciens officiers militaires guinéens de haut rang impliqués dans la tentative de coup d'Etat de février 1996. Cette invasion, se produisant au cours d'une période de mécontentement politique interne intensifié par l'arrestation du candidat présidentiel Alpha Conté, fait reparaître le spectre de l'instabilité sur de nombreux fronts en simultanément.

D. Contexte régional de ces conflits

Les brefs résumés du conflit dans chacun des Etats révèlent comment ce conflit fut régionalisé de l'extérieur, par l'intervention militaire d'armées étatiques et de guérillas qui traversent les frontières, ainsi que par le développement d'intérêts économiques transnationaux portant sur l'exploitation des ressources naturelles de cette région. De surcroît, se pose le grand problème des réfugiés transnationaux. Suite à l'éruption du conflit civil au Libéria en décembre 1989, environ 125,000 libériens se seraient réfugiés en Sierra Leone. En l'an 2000, le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés déclare que la situation à la frontière de ces trois Etats est la pire du monde, avec des centaines de milliers de réfugiés coupés de toute assistance et risquant de mourir de faim à cause des conflits.

Les dimensions militaires du conflit régional ont cependant été importantes et presque continues depuis 1991. En août 1990, environ 500 troupes sierra léonaises rejoignent les forces de l'ECOMOG envoyées au Libéria pour lutter contre la rébellion de Taylor. En novembre 1990, Charles Taylor et le Front National Patriotique du Libéria (NPFL) menace d'attaquer la base de l'ECOMOG située à l'aéroport international de Lungi. En mars 1991, de multiples incursions frontalières de rebelles libériens, membres présumés du NPFL, vers le Sierra Leone, produisent la mort de nombreux civils, y compris des femmes et des enfants. Le gouvernement de la Sierra Leone déclare que l'offensive rebelle a été instiguée par Charles Taylor, et soutenue par les gouvernements du Burkina Faso et du Niger. Bien que le NPFL ait nié son implication, selon

certaines rapports, des membres du Front Révolutionnaire Uni (RUF), dirigé par Foday Sankoh, rejoignent alors les forces du NPFL pour mener des attaques contre les positions armées gouvernementales, dans les premières années de la guerre au Libéria.

Tout au long de l'année 1991, des escarmouches se produisent à la frontière du Libéria et de la Sierra Leone, impliquant tant des forces gouvernementales que des groupes rebelles, qui mènent le conflit par personnes interposées de chaque côté de la frontière. En mi-1991, par exemple, des militaires sierra léonais, assistés par des entités militaires du Nigeria et de Guinée, et soutenus par un appui logistique de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, lancent une contre-offensive contre les rebelles, réussissant à re-capturer plusieurs villes à l'Est et au Sud de la Sierra Leone. En septembre 1991, les forces du mouvement Uni du Libéria pour la Démocratie (ULIMO) composées d'anciens partisans du Président libérien antérieur, Samuel K. Doe, livrent bataille depuis la Sierra Leone contre les forces du NPFL au nord-ouest du Libéria. En octobre, les affrontements entre l'ULIMO et le NPFL continuent dans la région du Pont du Fleuve Mano à la frontière de la Sierra Leone.

Au cours de la période d'intervention en Sierra Leone (de mai 1997 à février 1998), les rapports entre le nouveau président libérien, Charles Taylor, la junte militaire, et le RUF, créent des inquiétudes pour l'ECOMOG et le Nigeria. Taylor critique fréquemment la stratégie de l'ECOMOG, et de nombreux rapports démontrent que le Libéria joue un rôle important dans le soutien militaire du RUF. Suite à l'imposition des sanctions de l'ONU contre l'exportation des diamants libériens, les relations entre le régime de Taylor et le RUF, pour la coordination du trafic de diamants, se développent d'autant plus.

L'engagement du Nigeria à protéger le gouvernement de la Sierra Leone est remis en question en janvier 1999, lorsque le nouveau chef d'Etat militaire, le général Abdulsalami Abubakar, indique qu'il espère retirer son contingent de la Sierra Leone avant mai. Suite à des négociations qui se déroulent à Lomé, au Togo, en mai, le RUF et le gouvernement sierra léonais concluent un accord pour le partage du pouvoir. Le nouveau gouvernement civil nigérian annonce par la suite qu'un repliement progressif de ses troupes en Sierra Leone aura lieu. Ce processus commence en début septembre. Les troupes nigérianes retirées sont alors progressivement remplacées par la Mission des Nations Unies en Sierra Leone (MINUSIL) Aujourd'hui, les forces armées des Nations Unies constituent le plus grand déploiement dans l'histoire des Nations Unies, comptant environ vingt-mille personnes.

Malgré ce déploiement, vu les attaques menées par les forces du RUF contre les villages guinéens, apparemment avec le soutien du gouvernement Taylor au Libéria, le caractère régional de ce conflit s'est considérablement aggravé, et n'est aucunement résolu.

III. La société civile et la gestion des conflits dans la région du fleuve mano

A. Aperçu de la situation

Fondée en 1973 comme alliance économique entre le Libéria et la Sierra Leone, rejointe en 1980 par la Guinée, l'Union du Fleuve Mano (UFM) fut à une époque considérée l'un des efforts les plus réussis de coopération et d'intégration pan-africaines. Son nom provient du fleuve que partagent ses trois pays membres; les pays de l'UFM partagent aussi de nombreuses caractéristiques ethniques, culturelles, sociales, économiques et géographiques. Depuis le début de la guerre civile libérienne il y a à peu près dix ans, l'UFM est devenue de moins en moins active. Pire encore, comme nous l'avons expliqué dans la section précédente, la zone frontalière où les trois pays se touchent est devenue un champ de bataille entre un nombre croissant de groupes armés.

Au sein des Etats de l'Union du Fleuve Mano, malgré l'abondance d'organisations de la société civile qui oeuvrent en faveur du processus de paix, le rôle de la société civile dans le processus de paix n'a évolué que lentement; il est d'ailleurs toujours en cours de formation. Le passage d'une mobilisation des villages pour exiger la paix, au maintien d'une culture de la paix, reste encore à réaliser.

L'une des causes de ce problème, c'est que les organisations de la société civile (OSC) sont si peu développées. Il reste beaucoup à faire pour les renforcer, non seulement dans leur rôle de résolution des conflits et de promotion de la paix, mais encore dans leur ensemble. Parmi toutes les organisations observées au cours de notre étude, moins de quinze comptaient parmi leur personnel des personnes formées en résolution des conflits. Il n'y avait qu'un peu plus de la moitié d'entre elles qui possédait des programmes de plaidoyer et de développement. De nombreuses organisations luttent encore pour se définir en vue du calme relatif qui émerge.

Le **tableau 1**, ci-dessous, met en lumière des organisations qui s'engagent directement dans les activités de résolution des conflits tant au sein de leurs pays respectifs que dans l'Union du Fleuve Mano en général.

Tableau 1. Principaux acteurs de la société civile engagés dans la prévention et la gestion des conflits dans le bassin du fleuve mano

No	Organisation	Activités	Partenaires	Points forts	Points faibles
1	Organisation Guinéenne pour la Défense des Droits de l'Homme (OGDH)	Sensibilisation Formation d'intervenants Réseau d'échanges	Presse indépendante F. Ebert ENAD CNOSV WANEP FIDH UIDH	Défense des droits de l'homme Mobilisation Impartialité Communication avec les autres organisations de Droits de l'Homme du Fleuve Mano	Peu de mise en oeuvre de sa capacité d'action Peu de synergie avec les autres acteurs à l'intérieur du pays

No	Organisation	Activités	Partenaires	Points forts	Points faibles
2	Réseau des Femmes du Fleuve Mano pour la Paix	Sensibilisation Solidarité Réseau d'échanges	Presse privée CFAPD OUA CEA PNUD	Sensibilisation des Autorités Publiques Mobilisation interne et externe	Champ d'activités limité Ressources limitées Fortement dépendant de l'aide internationale
3	Réseau des Femmes Africaines Anciens Ministres et Membres du Parlement (REFAMP)	Sensibilisation Réseau d'échanges	Travaille avec d'autres acteurs de la société civile, et des groupes féminins Soutenu par FNUAP UNICEF PAM HCNUR	Capacité de mobiliser les autorités gouvernementales nationales et régionales	Moyens limités pour la prise d'actions Ressources financières limitées
4	Action Aid Liberia	Formation et développement Aide à la réhabilitation de personnes qui ont subi des traumatismes psychologiques	ActionAid USA USAID UE	Agriculture, santé, résolution des conflits	Problèmes de sécurité
5	International Foundation for Education and Self-Help (IFESH)	Education, programmes d'auto-assistance, RC et PP	Communautés locales, USAID, UE	Excellente organisation, savent prendre des risques	Ressources insuffisantes
6	Lutheran World Relief Services (LWR/SL)	Aide à la réhabilitation de personnes qui ont subi des traumatismes, RC et PP	USAID, Eglise Lutherane, USA, communautés locales	Organisation religieuse, orientée vers la communauté, excellent personnel de gestion	Problèmes de sécurité au Libéria
7	Center for Democratic Empowerment (CEDE)	Sensibilisation, plaidoyer, réseau d'échanges, recherches	OCB Libériennes, ALPO	Détermination, excellent personnel de gestion	Manque de ressources, problèmes de sécurité
8	Mano River Union Women Peace Network (MRUWPN)	Plaidoyer, sensibilisation	LWI, ALPO	Détermination, influence politique	Ressources limitées
9	Syndicat de la Presse du Libéria (PUL)	Sensibilisation, plaidoyer, éducation	ALPO, WAJA	Orientation tant communautaire que nationale	Ressources limitées
10	SUSUKUU	Micro-crédit, sensibilisation, plaidoyer	Groupes féminins, communautés	Influence politique, soutien de la base	Problèmes de sécurité
11	Association of Liberian Professional Organizations (ALPO)	Mobilisation, réseau d'échanges, RC et PP	OSC de l'UFM, organisations de niveau communautaire et niveau régional	Détermination	Manque de ressources, d'espace de travail, et d'équipement

No	Organisation	Activités	Partenaires	Points forts	Points faibles
12	Conseil Inter-Religieux (IRC), Libéria	Mobilisation, sensibilisation, RC et PP	Communautés religieuses du Libéria	Haut profil sur les questions de paix et de sécurité	Ressources insuffisantes, personnel non-rémunéré
13	Campaign for Good Governance (CGG-SL)	Plaidoyer, sensibilisation, mobilisation	Tous secteurs de la société	Fortes capacités en plaidoyer et gestion	Trop sujet aux influences externes
14	Conseil Inter-Religieux (IRC), Sierra Leone	Plaidoyer, sensibilisation, RC et PP	Communautés religieuses de Sierra Leone, WCC	Capacités en plaidoyer, négociation et médiation	Ressources
15	Civil Society Movement (CSM)	Mobilisation, réseau d'échanges	OSC et ONGI	Capacité pour la formation de réseaux d'échanges	Ressources limitées
16	CARITAS, Makeni	réhabilitation de personnes qui ont subi des traumatismes psychologiques, Droits de l'Homme, protection des enfants	Diocèse catholique, Makeni, Caritas International	Formation et réhabilitation de personnes qui ont subi des traumatismes psychologiques	Personnel limité
17	World Vision (WV)	Formation et soutien, renforcement des capacités d'autres organisations	WV International, OCB	Formation en RC et PP	Surcharge de travail
18	Network on Collaborative Peace Building (NCPBSL)	Réseau d'échanges	OSC	Forces institutionnelles des organisations membres	Manque d'espace de travail et de personnel

B. Le caractère sous-régional de la société civile

Dans la littérature, on a tendance à présumer qu'un renforcement de la société civile, plus particulièrement, des liens entre les acteurs qui mènent des activités de promotion de la paix et de résolution des conflits, contribuerait à la stabilité de la région. Cependant, jusqu'à très récemment, les organisations de la société civile dans ces trois pays n'ont eu que très peu de contact entre elles. L'adversité semble maintenant rapprocher ces groupes entre eux, tandis que leurs gouvernements se livrent une guerre non-déclarée. Certes, il existe des exemples de coopération et de soutien mutuel entre certaines OSC de ce type. Ainsi, par exemple, au cours de la guerre civile en Sierra Leone, l'organisation *Campaign for Good Governance* (CGG) prit refuge et se fit assister par l'Organisation Guinéenne des Droits de l'Homme (OGDH) L'OSC Libérienne, "Commission pour la Justice et la Paix", réalisa des formations avec le CGG en Sierra Leone. Le Syndicat de la Presse du Libéria, quant à lui, a établi le contact avec l'Association de Journalistes de Sierra Leone. Une autre organisation libérienne, le Centre pour l'Education sur le Droit et les Droits de l'Homme (CLHRE) a travaillé avec l'OGDH pour porter assistance aux réfugiés Libériens en Guinée. Il est intéressant de noter que la plupart de ces OSC ont reçu des financements du *National Endowment for Democracy* (NED). Plus récemment, l'Association des Organisations Professionnelles Libériennes (ALPO) s'est mise en contact avec l'OGDH ainsi que d'autres organisations de la société civile en Guinée et en Sierra Leone. Ces

contacts sont certes utiles, mais ont tous été formés ad hoc. Les OSC ne sont donc que très récemment devenues un important et viable intervenant régional.

La relative isolation des OSC dans la sous-région a beaucoup changé au cours de ces dernières années. Les OSC régionales, comme le WANEP (voir mini étude de cas ci-dessous) ont travaillé avec les OSC au sein des trois pays, surtout au Libéria et en Sierra Leone, pour établir des systèmes d'alerte précoces et développer des capacités en promotion de la paix. Le travail du Réseau des Femmes de l'Union du Fleuve Mano pour la Paix (MRUWPN), (voir également étude de cas ci-dessous) a joué un rôle très important dans la promotion et l'approfondissement du processus de paix à travers les frontières. Des efforts récents ont également eu lieu, sous l'égide de l'OGDH de Guinée, pour activer un réseau d'organisations de Droits de l'Homme visant à combattre les abus des Droits de l'Homme commis par les organismes d'Etat dans tous les pays de la sous-région. Même les organisations religieuses ont accéléré leurs consultations régionales par une série de rencontres entre organisations chrétiennes et islamiques.

Vers la fin de l'an 2001, ces efforts commencent à se regrouper au sein d'une coalition élargie, lors d'une réunion de concertation, à Freetown, des OSC de l'UFM qui travaillent en matière de résolution des conflits et de gouvernance. Cette réunion, fortement appuyée par le WANEP, produit des résolutions engageant les intervenants de la société civile des Etats membres à entreprendre des actions coopératives concertées pour réaliser et consolider une paix durable dans la région; renforcer les capacités de diverses organisations oeuvrant pour la promotion de la paix et la réconciliation, afin de promouvoir le rétablissement et la reconstruction sociale; se porter assistance et rester solidaires entre elles à travers les frontières. Reste à voir si cette réunion permettra également la formation d'un processus plus durable, par la création d'une organisation régionale pour la société civile.

C. Le Libéria

1. Le caractère de la société civile libérienne

Avant la guerre civile, les Organisations de la société civile travaillaient principalement dans les domaines de la santé et de l'éducation. Cependant, pendant la guerre, les acteurs de la société civile acquièrent plus de visibilité pour tous, car un grand nombre d'entre eux étaient engagés dans l'apport de services d'urgence.

Il existe trois principales catégories d'Organisations de la société civile qui opèrent au Libéria: les organisations communautaires de base (OCB), les organisations non-gouvernementales pour la promotion du développement (ONG), et les organisations professionnelles et de promotion des Droits de l'Homme.

Les organisations communautaires de base sont les organisations dont les membres et les activités se limitent à certaines localités ou à certaines professions. Ce type d'organisation s'adresse uniquement à ses membres et aux communautés qu'il dessert. Il bénéficie souvent d'un bon soutien de la part des communautés, et travaille de concert avec les autorités locales. Les organisations communautaires de base n'ont pas nécessairement une structure formelle, mais leurs membres se font généralement confiance, parce qu'ils se connaissent entre eux. Par

exemple, l'Association des Femmes du Bong, au Libéria, cible et fait la promotion des intérêts des femmes du Comté de Bong.

Les organisations non-gouvernementales pour la promotion du développement sont des organisations qui concentrent leurs activités dans un ou plusieurs secteurs, et dont les opérations s'étendent au-delà de localités ou de régions spécifiques. Ces organisations peuvent opérer dans une ou plusieurs régions du pays. Les ONG locales (ONGL) et internationales (ONGI) entrent dans cette catégorie. Ces organisations disposent de structures formelles telles que des conseils d'administration et des équipes de gestion, entre autres. Le SUSUKUU est un exemple d'ONGL au Libéria. Le Susukuu réalise des projets de développement agricole et des opérations de micro-crédit.

Les ONG professionnelles et les organisations-parapluie sont des organisations qui s'adressent à des professionnels ou à des organisations dont les membres partagent une expérience ou une formation professionnelle similaire. Les organisations telles que le Syndicat de la Presse du Libéria (PUL), la Nouvelle Organisation de Recherche et de Développement en Afrique (NARDA) et l'Association Libérienne des organisations professionnelles (ALPO) jouent un rôle de coordination et de promotion des intérêts de leurs membres.

Les ONG de développement travaillent souvent avec les OCB dans les communautés au sein desquelles elles opèrent, renforçant leurs capacités par l'apport de formations aux résidents locaux, la création d'opportunités d'emploi, et l'apport de services sociaux de base tels que la santé, l'éducation, l'eau potable, et l'hygiène. Ces activités ont contribué à maintenir la paix et la stabilité de nombreuses communautés, ainsi que la paix relative qui règne dans une grande partie du pays. La paix a été maintenue par l'apport de services de santé et d'eau potable. En effet, les populations en bonne santé sont généralement plus productives, et donc moins susceptibles de s'engager dans des activités non-productives.

Les OSC pour la démocratie et les Droits de l'Homme, ainsi que les mouvements sociaux tels que le Syndicat de la Presse du Libéria, la Commission Catholique pour la Justice et la Paix, et l'Union estudiantine ont souvent une relation conflictuelle avec le gouvernement. Le gouvernement considère souvent que leur plaidoyer en faveur des libertés fondamentales, telles que la liberté d'expression et de réunion, constituent une atteinte à leur autorité. Les réactions des gouvernements envers leurs activités ont varié entre des prononcements hostiles dans les médias, et des attaques brutales, voire des emprisonnements. Dans la plupart des cas, le gouvernement donne l'autorisation de manifester plutôt aux organisations qui le représentent et qui dépendent de lui, qu'aux OSC qu'il considère hostiles.

Les interactions et les réseaux entre les organisations de la société civile sont limitées. Les réunions et consultations pour discuter du renforcement de la capacité interne et de stratégies de recherche de financements sont rares. Puisque la plupart d'entre elles partagent le même but et les mêmes objectifs, il existe de fortes rivalités entre ces organisations. Elles cherchent donc rarement à partager leurs succès individuels.

2. Les Organisations de la société civile libérienne et les activités de résolution des conflits/ promotion de la paix

Au Libéria, les OSC qui tentent d'influer sur les politiques gouvernementales en général, et plus particulièrement sur le cours de la guerre et le processus de paix à l'intérieur du pays, opèrent dans un environnement hostile. Cette situation est mise en évidence par l'intimidation et la brutalité que subissent de nombreuses OSC lors du processus d'inscription au registre et d'accréditation, ainsi qu'au cours de leurs opérations normales. La CEDE, par exemple, fut saccagée et une partie de son personnel tabassée par des membres de forces de sécurité en août 2000. De nombreux rapports crédibles lient ces actes au régime Taylor, qui s'oppose à toutes OSC fortes et indépendantes. Malgré tout, les CSO ont pu oeuvrer, à plusieurs niveaux, dans le domaine général de la résolution des conflits, de la gouvernance, et de la promotion de la paix.

Avant la guerre civile, les associations de la société civile libérienne se distinguaient par leur capacité de faire pression sur le gouvernement pour la démocratisation et pour la défense des droits et intérêts de certains groupes, tels que les travailleurs, les étudiants, les jeunes, et les autorités locales. Par exemple, dans les années 70, le Mouvement pour la Justice en Afrique (MOJA) lança le processus de sensibilisation des étudiants, des travailleurs, et des autorités locales en faveur de la bonne gouvernance. Le Syndicat de la Presse du Libéria (PUL) joua également un rôle important, de par ses manifestations, pour faire pression sur le gouvernement afin qu'il abolisse le système du parti unique et qu'il instaure le multipartisme. Le Syndicat National Libérien des Etudiants (LINSU), la Fédération de la Jeunesse Libérienne (FLY), le Réseau de Développement Africain (ADEN) et d'autres organisations similaires jouèrent un rôle essentiel pour assurer la protection des droits des étudiants et des jeunes.

Même lors de la phase la plus violente de la guerre civile, les groupes religieux avaient tenté de jouer un rôle dans la prévention de l'escalade de la violence, par la constitution de la Commission de Médiation Inter-Religieuse (IFMC). Ce groupe avait été créé par le Conseil Libérien des Eglises (LCC) et le Conseil National Musulman du Libéria (NMCL). Ces ONG religieuses traditionnelles avaient également contribué au processus de paix par l'apport de services de secours, de santé, et d'éducation. L'IFMC tenta également de jouer un rôle plus direct dans l'établissement de la paix et la prévention de l'escalade, au cours de cette période, en essayant d'initier un dialogue entre les dirigeants des principales factions en guerre, le NPFL et l'AFL (Forces Armées du Libéria). Leurs efforts furent récompensés par l'organisation de négociations de paix à Freetown en juin 1990. Les négociations finirent par l'échec, mais la formule élaborée par l'IFMC fut par la suite adoptée par l'ECOWAS et par son groupe d'observation (l'ECOMOG), pour former la base de toute résolution du conflit.

Malgré cet échec, les OSC libériennes n'abandonnèrent pas leurs efforts de rétablissement de la paix, surtout suite à la signature des Accords d'Abuja, qui spécifient que la paix ne peut être assurée que par la résistance à la militarisation et par le renforcement du rôle des groupes civiques dans la société libérienne. En 1994 et 1995, tandis que les conflits en zones rurales battaient plein feu, les groupes de citoyens organisèrent des manifestations pour exiger que les factions armées et la communauté internationale redoublent leurs efforts pour établir la paix. Lorsque ces manifestations risquèrent de s'emballer et d'ajouter au factionnalisme, l'IFMC organisa une série de consultations nationales pour réunir les divers groupes civiques dans un cadre commun, sous un unique programme – le désarmement, la paix, les élections libres et

justes. En mars 1995, par exemple, l'IFMC organisa une journée d'action "restez chez vous", pour démontrer la solidarité de la majorité des libériens en faveur de la paix. Ces actions aboutirent à la formation d'un consortium d'environ cinquante organisations, notamment des institutions religieuses, des syndicats, des groupes d'entrepreneurs, d'associations de jeunesse et de professionnels. Ce groupe, la Campagne pour le Désarmement Civique (CDC), qui prévoyait de mobiliser les organisations civiques, au Libéria, autour de l'urgent besoin de désarmement, continue de tenir des discussions régulières sous l'égide de l'IFMC.

Pendant ce temps, les organisations civiques individuelles organisèrent leurs propres programmes pour promouvoir le processus de paix et le désarmement. L'Initiative des Femmes Libériennes (LWI), par exemple, réalisa des réunions, participa à des manifestations, et présenta une série de documents détaillant leur opinion à l'ECOWAS et aux dirigeants des factions. Susukuu organisa des programmes pour encourager les combattants à se désarmer, en leur offrant des opportunités scolaires, et parfois des soins de santé. Ensemble, ces associations lancèrent un programme d'échange "des écoles contre des armes" pour éduquer les anciens combattants.

Les élections eurent lieu, finalement, en 1997, sur la base des principes des accords d'Abuja, fortement défendus, suite à la signature des accords, par les OSC. En période post-électorale, se produisit une émergence de nouveaux rôles de promotion de la paix et de réconciliation pour les OSC. Un grand nombre d'organisations de Droits de l'Homme ou de promotion de la démocratie tentèrent de jouer divers rôles dans le processus de rétablissement de la paix. L'IFESH (Fondation Internationale pour l'Education et l'Auto-Assistance) présente un bon exemple de ce constat. Il s'agit d'une ONG oeuvrant principalement dans le secteur de l'éducation. L'IFESH gère un remarquable programme de sensibilisation et de formation pour aider les communautés à recréer les bases d'une bonne auto-gouvernance et négocier des solutions aux problèmes qui continuent d'affecter les communautés suite à la guerre. Le programme a pu être diffusé tant au niveau du village qu'au niveau national, une grande partie de l'effort portant sur les comtés de Nimba et Bong, déchirés par la guerre. Dans certains cas, il a oeuvré pour créer des groupes de communautés villageoises qui ensemble ont pu résoudre d'anciennes disputes et créer un climat de réconciliation qui forme la base d'une nouvelle société, plus pacifique.

Le travail du Comité de Secours de l'Eglise Méthodiste Unie (UMCOR), au sud-ouest du Libéria, constitue un autre exemple. L'UMCOR y a créé un programme de réconciliation entre des jeunes de tribus différentes (les Kru et les Sarpo), fondé sur l'apprentissage, non seulement de capacités professionnelles techniques, mais aussi de méthodes de résolution des conflits acquises lors d'activités sportives en commun.

De même, ActionAid, une ONG internationale, a travaillé avec l'Association Chrétienne de Santé du Libéria (CHAL) et une ONG locale, l'ADEN, pour élaborer un programme de capacitation en gestion, résolution des conflits, et promotion de la paix. Ce programme, portant le nom de "Palava", cible les jeunes et les personnes âgées de deux districts du comté de Grand Cape Mount. La formation expose les participants à des méthodes de négociation, de médiation, et de résolution des conflits fondées sur les un système de pairs qui négocient d'égal à égal. Suite à cette formation, les pairs chargés de "palavas" purent résoudre des conflits relatifs à la propriété de terrains, ainsi que d'autres conflits, entre membres de la même famille, au sein des

villes, entre villes, et même, dans certains cas, entre personnes de différents groupes ethniques et cheftaineries. La médiation et la résolution des conflits par les pairs est maintenant monnaie courante parmi les jeunes, les anciens, les enfants et les parents dans cette zone géographique, et cette technique se répand vers d'autres comtés par l'emploi des jeunes formés à l'origine pour former d'autres jeunes.

Bien que la prolifération des groupes de la société civile soit de bon augure pour la consolidation de la démocratie, elle n'est pas sans problèmes. La plupart des OSC ont les mêmes buts et objectifs. L'existence de groupes de la société civile scissionnistes se prête à beaucoup de pertes de temps, d'énergie, et de ressources. Ainsi que nous l'avons noté plus haut, la plupart des OSC au Libéria manquent de structures internes démocratiques et de personnes envers qui elles sont responsables, ce qui prête à de graves inquiétudes.

D'autres facteurs limitent également le développement d'une société civile effective au Libéria à l'heure actuelle. Premièrement, l'hostilité persistante du régime de Taylor non seulement a contribué au harcèlement des OSC qui se risquent à travailler dans cette région, mais encore semble être impliquée dans des attaques physiques sur le personnel des OSC, les étudiants, et les journalistes. Le fait que tant d'OSC font des demandes de financement auprès des mêmes organisations internationales humanitaires et des Nations Unies rend d'autant plus difficile la création d'un mouvement unifié de la société civile et d'un réel front unifié au niveau national pour le changement démocratique. La "guerre" que livre le régime de Taylor contre une société civile autonome rend d'autant plus difficile ce type de coordination.

D. Les Organisations de la société civile en Guinée

La vie associative en Guinée est plus faible que partout ailleurs dans la sous-région, ce qui est attribuable en grande partie aux efforts répressifs du régime à parti unique dirigé par le PDG – le Parti Démocratique de Guinée – dirigé par Sékou Touré. De 1958 à 1984, ce régime supprime le secteur économique privé et toutes formes de vie associative, leur substituant des entreprises contrôlées par l'Etat et des associations corporatistes.

Cette situation change radicalement avec le coup d'Etat militaire du 4 avril 1984. Le nouveau Comité Militaire de Redressement National (CMRN) s'oriente vers une plus grande liberté d'association individuelle et collective. Il promulgue une nouvelle constitution garantissant la liberté d'association "sans aucune contrainte et sous toutes ses formes". En 1986, le nouveau régime commence l'application de son programme de décentralisation administrative. Au niveau national, il met en place le Service de Coordination et d'Intervention des ONG (SCIO), chargé de soutenir les ONG. La tradition du contrôle central continue cependant sous la forme d'une législation qui précise un certain nombre de conditions devant être remplies pour l'opération légale des associations, par exemple, elles doivent être de caractère apolitique, et investir tous revenus générés dans le développement communautaire. Plus récemment, le SCIO a été remplacé par le SACCO (Service d'Appui de Coordination des Copératives et ONG), placé sous l'égide du Ministère de l'Administration Territoriale et de la Décentralisation.

En pratique, l'Etat guinéen n'a pas été aussi libéral que le suggère le texte de sa constitution. Selon la constitution, une ONG doit informer le gouvernement (SACCO) de son existence, et lui

apporter des informations sur ses actes constitutifs et son règlement interne. En retour, le gouvernement est censé donner à l'association un document qui lui confère officiellement un statut légal. En réalité, le gouvernement considère que cette loi lui confère le droit arbitraire d'approuver certaines ONG, et d'en rejeter certaines, ou bien de ne pas répondre à leur demande. Par ailleurs, le gouvernement s'est attribué l'autorité de suspendre l'octroi d'un statut légal à certaines ONG, telles que l'Association Guinéenne pour les Droits de l'Homme (OGDH). De façon générale, le gouvernement guinéen persiste dans son application arbitraire du processus d'inscription au registre, afin de décourager ou de supprimer les associations qu'il considère critiques de l'Etat ou de ses politiques.

1. Caractère des associations non-gouvernementales guinéennes

Il existe à l'heure actuelle environ 800 ONG reconnues par le gouvernement de Guinée. Pour comprendre les ONG guinéennes, il faut savoir qu'il existe trois types d'associations correspondant à trois buts très différents. Pour le premier, il s'agit des associations créées pour répondre à un besoin spécifique de certaines parties de la société guinéenne, soit pour la promotion d'une activité de développement antérieurement négligée par l'Etat, soit pour les Droits de l'Homme. Généralement, ces groupes sont fondés soit par des guinéens qui ne sont plus connectés à l'Etat guinéen, mais qui résident en Guinée, soit par des guinéens qui résident à l'étranger. Le CENAFOD (Centre Africain pour la Formation et le Développement), l'OVODEC (Organisation des Volontaires pour le Développement Economique de la Guinée), et l'ADIC (Association pour le Développement Communautaire) sont trois exemples de ce type d'ONG formé pour promouvoir ce type de développement. L'OGDH, une association civile, est l'un des rares exemples du deuxième sous-type d'associations.

Le deuxième type d'associations comprend les ONG formées pour répondre aux efforts des donateurs externes, qui cherchent des partenaires locaux capables de les aider à mettre en oeuvre leurs programmes de développement. Pour la plus grande part, les groupes tels que les "Groupements d'Intérêts Economiques" (GIE) sont de ce type, et n'ont que peu de bases dans la société même. Pour cette raisons, ils sont restés très faibles, et n'ont produit que des résultats médiocres tant sur le plan technique que dans leur capacité d'élargir la participation du public dans le processus de développement.

Le troisième type comprend ce que l'on peut nommer les ONG-entreprises. L'un des sous-types est composé d'ONG fondées par de jeunes guinéens éduqués, cherchant à récupérer une partie du statut économique qui leur avait été promis, mais qu'il leur avait été impossible d'obtenir suite aux politiques d'ajustement structurel de l'Etat guinéen. Le deuxième sous-type est composé d'ONG formées par d'anciens ou actuels fonctionnaires de haut-rang qui cherchent à accroître leur pouvoir et leur influence. Dans certains cas, il s'agit d'anciens ministres ou de hauts fonctionnaires qui ont été congédiés, et qui mettent en place des ONG pour maintenir leur visibilité tant internationale que nationale. Un grand nombre de ces personnes font le pari qu'en se positionnant au sein d'ONG établies par le gouvernement, elles consolideront leur importance pour le régime et retourneront peut-être au pouvoir. C'est le cas de l'ONG AVODEG, dirigée par le premier Secrétaire d'Etat pour la Décentralisation, Alassane Condé. Le problème, pour le mouvement associatif, c'est que ce type de mouvement n'est pas dirigé par des personnes dont la formation et l'orientation est favorable au secteur volontaire, et que ces dirigeants n'ont pas

l'habitude de construire une base sociale pour leurs associations au sein de la population guinéenne.

De manière générale, ces trois types d'ONG souffrent d'un grave manque de capacité organisationnelle. Nombre d'entre elles ne possèdent aucune structure formelle de gouvernement interne, telles que les Assemblées Générales, les Conseils d'Administration, les Comités exécutifs, et les services de comptabilité. La plupart des décisions sont prises par les leaders individuels, ou au mieux par un groupe d'alliés loyaux. Leurs décisions sont rarement motivées par un plan stratégique et des objectifs clairs. Dans la plupart des cas, leur capacité financière interne est pratiquement inexistante. Leur propre compétence technique, à part celle obtenue par les projets financés de l'extérieur, est très faible. Il existe quelques exceptions parmi les ONG individuelles, telles que le CENAFOD, l'EUPD (Entraide Universitaire pour le Développement), l'OVODEC, l'OGDH, l'ADIC, l'ADECOMA (Association pour le Développement Communautaire). Il existe également des organisations parapluie, et des ONG qui comprennent un réseau d'autres ONG, notamment le Forum des ONG pour le Développement Durable en Guinée et la Coordination des ONG Féminines de Guinée (COFEG), qui savent rassembler un grand nombre de ressources pour mettre en oeuvre des projets de développement.

L'une des autres caractéristiques du secteur associatif volontaire actuel de la Guinée, c'est que les associations sont en réalité rarement apolitiques. Le gouvernement guinéen a tendance à considérer que toute action publique par la société civile qui vise à critiquer le comportement du gouvernement est soutenue par l'opposition politique. C'est certainement vrai dans le cas de l'Organisation Guinéenne pour les Droits de l'Homme (OGDH). D'autre part, parmi les ONG, on a tendance à penser que tout compromis négocié entre les associations et le gouvernement constitue une réaffirmation du pouvoir de l'Etat à leur égard. De nombreuses ONG considèrent sous cet angle la création de du Conseil National des Organisations de la Société Civile (CNOSC). Pour l'instant, le rôle d'une société civile dans la défense des intérêts de la population et la surveillance des activités de l'Etat est mal compris des deux côtés.

2. Les organisations de la société civile oeuvrant en Guinée pour la prévention et l'apaisement des Conflits

Au cours de cette étude, nous avons identifié au total dix-huit acteurs dont les programmes les ont engagés de diverses manières dans la gestion des conflits et dans au moins un aspect du conflit régional dans la zone du Fleuve Mano. Ils se divisent en trois types principaux:

- Quatre réseaux (Le Réseau des Femmes de l'Union du Fleuve Mano pour la Paix (MRUWPN, Mano River Union Women Peace Network), le Réseau des Femmes Africaines Anciens Ministres et Membres du Parlement (REFAMP); le Forum des ONG; et le Réseau Ouest-Africain pour la Promotion de la Paix (WANEP , West African Network for Peace Building));
- Quatre ONG dont deux sont guinéennes (l'Organisation Guinéenne pour la Défense des Droits de l'Homme (OGDH), le Centre Sous-Régional pour la Paix (CSRPP)) et deux sont des ONG étrangères (le National Democratic Institute, et l'International Foundation for Electoral Systems).

Nous nous sommes également entretenus avec des personnes représentant plusieurs associations religieuses: la Ligue Islamique Nationale, l'Eglise Anglicane, et l'Eglise Protestante – plusieurs médias indépendants et du secteur privé – les journaux *the Independent and Democratic Group*, et le *Lynx and Lance group* – et plusieurs partis politiques – le Parti de l'Unité et du progrès, qui est au pouvoir; et l'Union pour le Progrès et le Renouveau (UPR) et l'Union des Forces Républicaines (UFR), qui sont des partis d'opposition.

Parmi toutes ces organisations, très peu oeuvrent ou aspirent à oeuvrer dans le domaine de la résolution des conflits à quelque niveau que ce soit. La seule ONG guinéenne qui a pour mission principale la résolution des conflits est le Centre Sous-Régional pour la Paix. Ce groupe, fondé à l'instigation de la Fondation Lansana Conté, qui est officiellement une ONG, mais ses liens avec l'Etat guinéen et avec le régime actuel sont si rapprochés qu'il est difficile d'accepter qu'il représente une forme d'association volontaire et non-gouvernementale. Pour l'instant, le Centre n'en est qu'à un stade formatif, et sa principale préoccupation actuelle semble être la construction d'un espace à Conakry qui puisse servir de lieu de réunions et de centre de formation pour la sous-région dans son entier. Ce groupe est officiellement reconnu par l'Etat guinéen et a obtenu un statut d'ONG internationale.

Une deuxième ONG, l'Organisation Guinéenne pour la Défense des Droits de l'Homme (OGDH), s'est penchée sur un programme qui va bien au-delà des questions relatives au conflit sous-régional; il est cependant clair qu'elle a également tenté de contribuer également à apaiser ce conflit. Son travail, de façon plus générale, consiste en un effort de sensibilisation et de formation sur les questions de Droits de l'Homme et de Droits Civils. Ses programmes de formation pour la police et les militaires ont tenté de réduire la menace de violence contre le régime en leur offrant une introduction aux concepts de base des Droits de l'Homme, et en tentant d'améliorer leur mode de fonctionnement pour minimiser les abus des Droits de l'Homme qu'ils commettent. Cette organisation tente également d'améliorer la prise de responsabilité du gouvernement dans le domaine des Droits de l'Homme en tenant des conférences de presse et en publiant des lettres ouvertes. Pour cette raison, les dirigeants du gouvernement guinéen considèrent que l'OGDH fait partie de l'opposition politique. Par conséquent, l'OGDH s'est souvent vu imposer des limites à sa participation dans des organisations et consultations quasi-officielles, telles que celles organisées par le CES. Cependant, outre ses activités en Guinée, l'OGDH a été très active dans la promotion de réseaux d'organisations pour les Droits de l'Homme parmi les trois Etats du bassin du Fleuve Mano, apportant activement son appui à des groupes situés en Sierra Leone et au Libéria. Elle considère donc qu'elle fait partie du processus de paix sous-régional, de par ses efforts pour réduire les abus de Droits de l'Homme commis par les trois régimes et pour promouvoir des méthodes non-violentes de résolution des conflits entre leurs dirigeants.

Normalement, les institutions étatiques ne sont pas considérées former une partie de la société civile, mais dans le cas de la Guinée, le Conseil Economique et Social a joué un rôle de catalyseur si important qu'il doit figurer dans toute discussion à ce sujet. Suite à une série d'études sur les sources du conflit en Guinée, commissionnée par l'USAID/Guinée, le CES put organiser une série de concertations rassemblant un large éventail d'organisations de la société civile. Il en ressortit la formation de trois commissions, dont une sur les sources de l'insécurité et les forces armées. Cette commission, composée d'acteurs de la société civile, et de membres du

gouvernement, a élaboré un plan d'action pour faciliter la résolution des questions en suspens. Cette situation semble indiquer qu'il existe un nouveau type de collaboration entre intervenants de la société civile et l'Etat en matière de sécurité et de résolution des conflits.

Il existe une deuxième organisation dont le caractère n'est pas encore tout à fait clair, car elle en est encore à un stade de formation précoce; il s'agit du Conseil National des Organisations de la Société Civile (CNOSC), homologue du Mouvement de la Société Civile du Libéria et de Sierra Leone. Le CNOSC semble posséder la capacité de jouer un rôle important dans la prévention des conflits et la promotion de la paix au sein de la sous-région. Cette institution ressort d'une série de concertations organisées aux niveaux national et régional par l'organisation IFES (*International Foundation for Electoral Systems*), U.S.A. Ces concertations résultèrent en la formation d'une organisation dont la mission est de promouvoir le travail de la société civile, tant dans le domaine du développement que dans l'apaisement des conflits. Cette nouvelle organisation comprendra tant des représentants désignés par les intervenants de la société civile que d'autres nommés par le CES.

Les acteurs les plus importants dans la résolution des conflits en Guinée, de loin, sont deux des quatre réseaux d'intervenants, le "*Mano River Union Women's Peace Building Network*" et le Réseau des Femmes Africaines Anciennes Ministres et Parlementaires (REFAMP). Le WANEP/ Guinée n'en est encore qu'à ses débuts, et n'a pas encore commencé à fonctionner dans le domaine de l'apaisement des conflits, et le forum des ONG n'a tenu aucun rôle direct dans la résolution des conflits, servant principalement de véhicule pour connecter les bailleurs de fonds internationaux aux ONG nationales pour des activités de développement au niveau local.

Les activités du MRUWPN se sont concentrées sur l'effort pour réouvrir le dialogue politique et un processus de paix entre les principaux dirigeants des trois Etats du bassin du Fleuve Mano. Des membres de ce réseau assistent régulièrement à des rencontres inter-étatiques, et visitent indépendamment les autorités du plus haut rang au sein des trois régimes. Ce réseau est considérablement renforcé par le fait qu'il est dirigé par un leader particulièrement dynamique et énergique, Mme Sarah Databan, ancien ministre du gouvernement guinéen, et présidente de la Coordination des ONG Féminines de Guinée (COFEG). Elle est également membre actif du Réseau des Femmes Africaines Anciennes Ministres et Parlementaires (REFAMP), une association dont les activités portent sur la région entière. Les ressources, le personnel et l'équipement qui sont propres au MRUWPN sont limités, et celui-ci opère actuellement depuis les bureaux de la COFEG.

Le Réseau des Femmes Africaines Anciennes Ministres et Parlementaires (REFAMP) a principalement oeuvré pour sensibiliser le public aux attaques armées contre la République de Guinée. En réalité, il a soutenu les positions du gouvernement par la mobilisation de l'opinion populaire contre les Etats voisins. Bien que ce groupe se dise complètement apolitique, il est logé dans un espace gouvernemental, et son président et principal dirigeant est un ancien ministre du gouvernement de Conté. Du point de vue des ressources matérielles, ce groupe semble bien mieux doté en équipements et en personnel que tous les autres intervenants de la société civile observés.

Quant aux partis politiques et aux journaux, ces groupes ont joué un rôle d'éducation de leurs membres et de leurs clients sur les questions importantes. Cette éducation a, bien sûr, pris des formes très diverses. Les journaux indépendants ont principalement servi à soulever des questions au sujet de la prudence d'une décision du gouvernement d'utiliser les forces armées pour intervenir dans les affaires des Etats voisins. Ils ont également rendu publiques les déclarations du Président de l'Assemblée Nationale, souvent critiques des ces politiques et du manque d'adhérence par l'exécutif à la consultation avec l'Assemblée Nationale, comme l'exige la Constitution. Les partis, eux, ont pris des positions partisans qui soit soutiennent, soit critiquent les décisions du gouvernement à cet égard, sans chercher à contribuer directement au processus de résolution du conflit.

Les associations religieuses, notamment la Ligue Islamique et les diverses religions chrétiennes (catholique, protestante et anglicane) n'ont joué qu'un rôle beaucoup moins étendu en matière de résolution des conflits. Leur principale activité a été de participer à des réunions de concertation pour la région du Fleuve Mano, sur la sécurité régionale, la réconciliation et la paix, qui se déroulèrent à Freetown en février 2001 et en avril à Conakry. Il est intéressant de noter que les représentants guinéens à ces réunions étaient Monseigneur Albert David Gomez de l'Eglise Anglicane, et El Mohamed Conté, Député Secrétaire Général de la Ligue Islamique. L'Eglise Catholique, qui a été beaucoup plus critique des politiques armées du gouvernement contre ses voisins, n'a pas reçu d'invitation à la concertation, bien que la région forestière de Guinée, majoritairement catholique, ait le plus souffert tant des camps de l'ULIMO que des attaques du Libéria. Cependant, les rencontres entre leaders religieux et le Sheikh Kafumba F. Konneh du Libéria ainsi que le Sheikh Abu Bakarr Conteh de la Sierra Leone représentent une nouvelle initiative visant à faire pression pour la conclusion pacifique du conflit de la Rivière Mano. Dans la déclaration de clôture de ces réunions, les leaders religieux exigent la cessation immédiate des hostilités entre Etats selon les termes du pacte de non-agression de l'ECOWAS et l'accord de l'Union du Fleuve Mano. Ils encouragent aussi vivement l'ouverture d'un dialogue franc et ouvert entre les diverses parties au conflit, la création d'un mécanisme de prévention des conflits, pour effectuer le suivi de cette concertation, la mise en oeuvre d'un processus de paix, et une plus large coopération entre gouvernements et société civile, particulièrement avec les organisations religieuses au sein des trois Etats.

E. Sierra Leone

De nos jours, l'ambiance est très positive pour les OSC en Sierra Leone, et la plupart d'entre elles peuvent s'épanouir. Les capacités de ces groupes à articuler leurs intérêts et à engager le dialogue avec le gouvernement sont variables. La plus grande partie des OSC Sierra Léonaises manque de ressources et dépend d'ONG internationales et d'autres bailleurs de fonds pour leur formation et pour le contact avec d'autres ONG. Ces connections avec d'autres OSC, tant au sein du pays qu'au sein de la région, ont été utiles pour aider les OSC à se rencontrer, à échanger leurs points de vue, et à formuler leurs politiques de plaidoyer, de lobbyisme, et de dialogue avec le gouvernement.

1. Engagement de la société civile dans la Gestion des Conflits et la promotion de la Paix en Sierra Leone

Les organisations de la société civile ont été très actives dans le conflit en Sierra Leone. Les efforts qui à l'origine mènent le gouvernement de la Sierra Leone à se joindre à la table de négociations avec le Front Révolutionnaire Uni (RUF) sont précédées entre 1994 et 1996 par des initiatives de société civile. Les groupes civiques s'étaient engagés dans une série d'activités pour la prévention des conflits et la promotion de la paix. Premièrement, ils élaborèrent des programmes pour créer des programmes favorables à la paix et à la consolidation de la paix. Il s'agissait de programmes d'éducation du public au sujet de la nécessité de la paix, de promouvoir une diffusion élargie de l'accès aux outils de la résolution des conflits, au niveau local, grâce à des ateliers et des séminaires, et de résoudre certains des problèmes sous-jacents qui pourraient causer l'échec du processus de paix, par exemple, le problème de réintégrer les anciens combattants dans leurs communautés, et d'affronter les atrocités commises dans le passé. La CGG, par exemple, a travaillé dans le domaine de la sensibilisation des groupes communautaires, et vient d'ouvrir une branche de promotion des Droits de l'Homme qui fait pression pour la poursuite en justice contre les personnes qui ont perpétré des atrocités contre les populations civiles au cours de la guerre. CARITAS Makeni a travaillé sans relâche dans cette direction, mettant plus l'accent sur la jeunesse et les Droits de l'Homme. Elle est fortement engagée dans la formation des jeunes pour la résolution des conflits, afin de les aider à développer leurs capacités de leadership et de gestion de problèmes quotidiens. Les organisations telles que *World Vision* (WV) et Talking Drum Studio ont oeuvré pour créer des conditions favorables pour que le public puisse exprimer son opinion.

Deuxièmement, la société civile a été à l'avant-garde de la restauration de la démocratie en Sierra Leone. C'est la société civile qui acclame le renversement du régime dictatorial de l'APC par la junte militaire, le "*National Provisional Ruling Council*" (NPRC). La société civile a été très active dans les Conférences Consultatives de Bintumani I et II, préparant le terrain pour la restauration de la démocratie. C'est encore la société civile qui pressione la junte militaire pour qu'elle organise des élections multipartites, et pour qu'elle transfère ses pouvoirs à un gouvernement civil alors que la junte souhaitait rester au pouvoir, soutenant qu'il faut "la paix avant les élections". La société civile, de son côté, était en train de réaliser un travail d'agitation pour "les élections, maintenant", mobilisant la populace pour qu'elle exige les élections immédiates. Les élections multipartites se produisent en février et mars 1996.

Moins d'un an après son ascension au pouvoir, le gouvernement civil est renversé par une junte militaire, l'"*Armed Forces Ruling Council*" (AFRC). La société civile s'oppose de nouveau à la junte, organisant une campagne de désobéissance civile et provoquant l'agitation pour le retour du gouvernement élu du Président Ahmed Tejan Kabbah. Le pays s'en trouve quasiment immobilisé jusqu'à la destitution du pouvoir de la junte neuf mois plus tard, et, avec le soutien militaire de l'ECOMOG, le Président Kabbah est réétabli au pouvoir.

Troisièmement, depuis 1995, les groupes de la société civile ont beaucoup travaillé pour lancer des négociations afin que le processus de paix puisse commencer. Cette année là, un événement important se produit. Les groupes féminins commencent à lutter activement pour la cessation des hostilités, et le retour de la gouvernance démocratique. En décembre 1995, un groupe de leaders

communautaires provenant des villages et villes frontaliers, près du Libéria, traverse le pont vers des positions du RUF, portant des messages de paix. Au moins trois des leaders de ce groupe restent en captivité aux mains des rebelles pendant deux ans. Cependant, cet événement marque le début du rôle de la société civile dans la prévention des conflits et la promotion de la paix. L'un des instigateurs de cette initiative, John Massaquoi, écrit par la suite: "Nous nous sommes rassemblés au bout du pont du côté Libérien, nous avons commencé à chanter et à nous déplacer bravement, sans savoir si nous allions revenir vivants. Nous sommes arrivés vivants. Nous avons rencontré les rebelles" (ACCORD, 2000) Bien que cette action n'ait pas mis fin au manque de confiance entre le RUF et le gouvernement, elle marquait le début d'une relation qui par la suite mènerait à des négociations de haut niveau entre les deux parties.

Deux groupes ont joué un rôle primordial dans la relance du processus de paix: le Conseil Inter-Religieux (IRC) et le MRUWPN, le Réseau des Femmes de l'Union du Fleuve Mano pour la Paix (*Mano River Union Women's Peace Network*). Les efforts du MRUWPN, par l'intermédiaire de relations personnelles, ont facilité l'initiation de contacts au niveau ministériel. Par la suite, ces contacts initiaux ont préparé le terrain pour un sommet de haut niveau des trois chefs d'Etat, qui se tiendra en janvier 2002. Ces efforts sont décrits en détail dans une mini étude de cas, ci-dessous. Pour sa part, l'IRC a tenté à plusieurs reprises de répondre à des changements désastreux dans les affaires politiques internes de la Sierra Leone, notamment en 1997 et encore en 1999. Son premier effort fait suite au coup d'Etat du Major Johnny Paul Koroma visant à renverser le nouveau gouvernement. Les dirigeants de l'IRC répondent par la condamnation publique du Coup d'Etat. Suite aux accords de Conakry en 1997, il rencontre le Président de l'AFRC, le Président Kabbah et son gouvernement en exil, l'Envoyé Spécial des Nations Unies récemment nommé, Francis Okello, le Haut Commissaire Britannique, le Représentant en Résidence du PNUD, et d'autres ambassadeurs, pour exiger la restauration de la démocratie à l'intérieur du pays. De nouveau, en janvier 1999, suite à l'invasion par le RUF de Freetown et à la débandade et à la misère qui en résultèrent, l'IRC montre le chemin dans ses efforts pour promouvoir la paix entre les parties en guerre.

Suite à l'invasion par le RUF de Freetown en janvier 1999, et à la signature par la suite des Accords de Lomé, les OSC sierra léonaises gagnent des forces pour s'engager dans le processus de paix. Ces événements intensifient conjointement deux types de problèmes pouvant menacer la paix – le problème de la récupération suite aux terribles blessures et traumatismes infligés par la brutalité des forces du RUF, et le problème de la réintégration d'un grand nombre d'anciens combattants qui rentrent de brousse et espèrent faire partie du processus de démobilisation.

L'un des groupes qui répond à ces deux problèmes est ActionAid. Ce groupe a été particulièrement actif pour aider les jeunes et les femmes à reconstruire leurs vies, et à identifier les éléments essentiels de la mauvaise gouvernance, notamment la corruption de l'Etat, qui ont contribué à la misère et au manque d'opportunités dont ils avaient fait l'expérience par le passé. ActionAid a également encouragé les femmes à assister tant les jeunes mères ayant fait l'objet d'un enlèvement que les anciens combattants dans le processus de réintégration (Accord, 2000).

De plus, WV, une ONG internationale, a élaboré des programmes d'appui aux OSC naissantes de la Sierra Leone, visant à accroître leur capacité d'aide et de réhabilitation pour les anciens combattants. En tout, la WV a soutenu trois-cent vingt-cinq projets. Parmi ces projets, 138

portent sur l'éducation civique et le processus de paix. Ces projets comprennent un certain nombre d'activités différentes. Premièrement, en collaboration avec d'autres ONGI et le gouvernement de Sierra Leone, WV a financé la production massive et la diffusion des Accords de Paix de Lomé. Elle a distribué dix-mille copies à tous les secteurs de la société, et mis en place des programmes de radio et des ateliers pour promouvoir la discussion au sujet des accords dans les parties accessibles du pays où la situation de sécurité est bonne. Deuxièmement, elle prend part à une série d'initiatives de résolution des conflits, où participent des chefs locaux et leurs sujets, des membres du RUF et leurs familles, le SLA (les "West Side Boys"), le CDF, et d'autres groupes de la zone Ouest et de la province Sud. Le Forum des Femmes Africaines Educatrices (FAWE) est l'une des OSC Sierra Léonaises financée par la WV. Le FAWE a reçu un appui pour entreprendre un atelier de formation de formateurs sur la culture de la paix dans les zones Sud, Est, et Ouest. D'autres associations, telles que Caritas Makeni et le *Talking Drum Studio* ont également joué un rôle important dans ce type d'activité. Suite à ces activités, un plus grand nombre de personnes comprend mieux le processus de paix, et son intérêt pour la gouvernance publique, la paix, et la réconciliation s'est accru. Pour la première fois depuis le début de son histoire, les Sierra Léonais semblent s'intéresser au gouvernement et engager un dialogue constructif avec lui.

Quatrièmement, la plupart des OSC en Sierra Leone ont complètement marginalisé leur engagement dans le processus de paix à partir du lancement des négociations réelles en 1996. Elles se tournent alors vers d'autres tâches essentielles à l'atténuation des conflits: le renforcement de la participation des citoyens et la formation du système politique. Il s'agissait de rendre le système politique plus responsable envers le peuple et plus réceptif à ses besoins, afin que la population perçoive l'amélioration du gouvernement, qu'elle se rende compte qu'il vaut la peine de le soutenir, et qu'elle soutienne la mise en place et le travail d'une Commission de Vérité et de Réconciliation.

Cependant, en mai 2000, la situation de sécurité se détériore à nouveau, suite à l'assassinat de 19 civils dans la résidence de Foday Sankoh, leader du RUF. Les rebelles du RUF prennent également en otage 500 militaires du MONUSIL. Suite à ces actes, les OSC Sierra Léonaises, malgré l'environnement chaotique, se réactivent dans les domaines de la promotion de la démocratie et de la paix. Les initiatives de société civile précèdent et complètent les efforts diplomatiques officiels, à chaque pas. Divers groupes de la société civile (CGG, CSM, SLTU, SLAJ, CARITAS Makeni, GEMS, et MRWPN, entre autres) prennent des rôles importants à diverses étapes. Certaines organisations de la société civile continuent à mobiliser l'opinion publique en faveur de la paix et de la démocratisation, tandis que d'autres réussissent à gagner une crédibilité et une influence suffisante pour amener le RUF à la table de négociation. D'autres encore, considérées non-partisanes, oeuvrent pour ouvrir un peu plus le débat et ainsi créer plus d'options pour la négociation.

Enfin, à travers cette période, certains groupes de la société civile s'attèlent à la tâche de renforcer tout simplement les capacités de la société civile. Le CGG a été à l'avant-garde de ces activités, renforçant les capacités des OSC en matière de gestion et de mobilisation de ressources, ainsi qu'en capacité de plaidoyer et de lobbyisme. Il s'est également concentré spécifiquement sur les questions d'égalité des sexes, par des activités qui visent à permettre aux femmes de s'assumer économiquement et politiquement. D'autres groupes, tels que le Diocèse

Catholique, *Catholic Relief Services*, le “*Civil Society Movement*”, et le “*Grassroots Empowerment for Civil Reliance*” ont également été très actifs dans l’enseignement des capacités de résolution des conflits et de renforcement des capacités de promotion.

IV. Etudes de cas

A. Une OSC Regionale Intervient dans la Guerre Civile Sierra Leonaise: le WANEP [MRU1]

Le WANEP, créé il y a trois ans, est une OSC régionale prestataire de services (tertiaire) qui oeuvre de toutes parts de l'Afrique de l'Ouest pour faciliter les actions coopératives pour transformer les conflits violents et promouvoir la paix. Selon son rapport annuel le plus récent, "le WANEP fait la promotion de mécanismes de collaboration, du renforcement des capacités et de la participation des communautés, tandis que nous luttons pour la paix, la transformation, et le développement durable". Son engagement en Sierra Leone date de 1998, mais ses activités accélèrent suite aux attaques désastreuses du RUF sur Freetown en janvier 1999. Suite aux pires batailles, le secrétariat du WANEP rend une visite de solidarité en Sierra Leone, puis entreprend une évaluation complète de l'impact des événements. L'approche du WANEP au cours de l'évaluation était d'initier le processus de promotion de la paix par la discussion, en Sierra Leone, avec les groupes de la société civile et les personnes clés dont les intérêts sont affectés. Il a donc invité la participation de l'APRN (Africa Peace and Reconciliation Network) dans sa totalité. Ensemble, ils lancent le "Collaborative Peacebuilding Programme" (Programme Collaboratif de Promotion de la Paix), qui existe toujours. Ce programme met à contribution un grand nombre d'acteurs, notamment des leaders de la société civile du pays entier, des anciens combattants du SLA/AFRC, RUF, et CDF, des dirigeants politiques, des associations professionnelles, des syndicats, et des chefs traditionnels. Entre autres, ces activités incitent des dirigeants tels que Johnny Paul Koroma, le chef de l'AFRC/SLA, à dissoudre l'AFRC/SLA. Le CDF et le RUF proposent un comité uni de résolution des conflits, où les politiciens sont en pleine réflexion profonde pour savoir quelle forme devrait prendre la Sierra Leone suite aux efforts de reconstruction après la guerre, et quel type de vision et de leadership seraient nécessaires pour la réaliser. L'approche collaborative pour la promotion de la paix a encouragé les ONG à s'unifier et à former le "*Network for Collaborative Peacebuilding*" (Réseau pour le Promotion Collaborative de la Paix), qui permet une coordination efficace.

En même temps, le WANEP essaie de contrer l'idée que les ONG ne peuvent être efficaces dans un processus de paix en raison de leur manque d'influence politique et de légitimité. Pour ce faire, le WANEP travaille en proche collaboration avec ses organisations affiliées (dans ce cas précis, il s'agit du WANEP Sierra Leone). En effet, la population sait qu'elles resteront dans le pays tant en temps de paix qu'en temps de guerre, ce qui leur donne une plus légitimité plus forte que celle des "intervenants externes". Au cours de leurs activités pour créer la cohésion, ces organisations acquièrent l'influence politique nécessaire pour résister à la prochaine vague d'instabilité, qui pourrait faire replonger la société dans la guerre.

La Sierra Leone en est à une phase précaire de son processus de paix. Les acteurs principaux ont maintenant appelé à ce que tous les sierra léonais travaillent pour la réconciliation. Les acteurs externes tels que le WANEP doivent faire preuve de prudence dans ce processus de paix. En raison de sa légitimité croissante d'organisation de promotion de la paix en Sierra Leone, il a été invité à participer à des discussions au sujet de l'établissement d'une Cour Spéciale prévue par la

Résolution 1315 des Nations Unies (2000). D'un côté, la Cour Spéciale pourrait représenter un signe que la société s'oriente vers l'institutionnalisation de la paix. D'un autre côté, le système politique sierra léonais n'est peut-être pas encore prêt pour qu'une Cour Spéciale fasse partie de son processus de réconciliation. Les membres du RUF, par exemple, pourraient bien craindre un tel mécanisme et y résister, parcequ'ils pourraient craindre que l'admission de leurs fautes auprès de cette cour les sujette à des poursuites en justice. Par son mécanisme de collaboration et ses ONG-partenaires, le WANEP peut aider les sierra léonais à trouver le juste mélange de mesures pour reconstruire et consolider la paix; cependant les décisions des sierra léonais doivent être prises de leur propre accord, sur la base de leurs propres connaissances et de leur pouvoir politique croissant.

B. Le « *Mano River Union Women's Peace Network* » (Réseau des Femmes d l'Union du Fleuve Mano pour la Paix) [MRU2]

Le "*Mano River Union Women's Peace Network*" (réseau des femmes de l'Union du Fleuve Mano pour la Paix) nait de l'initiative de plusieurs femmes dynamiques déjà engagées dans la vie de la société civile nationale et internationale. Ces femmes assistent à une conférence des Femmes Africaines pour la Paix et le Développement, sous l'égide de l'ECOWAS, puis participent à la rédaction et l'adoption de la Déclaration d'Abuja et du Plan d'Action pour la Paix.

Suite à ces rencontres, les leaders de ces groupes organisent un comité coordinateur, composé de neuf femmes occupant une position importante dans l'Union du Fleuve Mano, et dirigé par Ruth Perry, une libérienne. Le but officiel de cette organisation est de compléter le travail des Etats de la région pour mettre fin à la violence dans le Bassin du Fleuve Mano, et de créer les conditions propices à une paix durable.

Par la suite, le MRWPN a opéré à divers niveaux pour tenter de gérer le conflit. Il entreprend donc des actions séparées dans chacun des pays concernés, et tente de coordonner les actions au niveau sous-régional.

Le MRWPN a tenté de servir de système d'alerte précoce en conjonction avec les autorités locales. Dans les trois pays, le MRWPN s'est mis en contact avec les groupes traditionnels de femmes dans diverses parties de la société, et a pu apprendre de la part de femmes du marché que les zones proches de la frontière avec le Libéria avaient été infiltrées par des personnes qui n'étaient pas du coin. Elles s'en étaient rendu compte, parce que des hommes qu'elles ne connaissaient pas leur avaient demandé des produits qui ne sont pas habituellement disponibles dans leurs marchés. Ce fait leur avait causé des inquiétudes et quelques soupçons que ces hommes pourraient constituer une menace militaire. Les femmes rapportèrent ce fait aux autorités locales, mais le gouvernement ne prit aucune action pour enquêter sur ces affirmations.

L'organisation essaie également de créer une large coalition de partenaires au sein de la région, afin de promouvoir le processus de paix. Elle a initié le dialogue et forgé une relation avec les organismes des Nations Unies (HCNUR, UNESCO, PNUD, UNICEF, etc.) afin de prendre des mesures concernant la condition déplorable des réfugiés, surtout des femmes et des enfants, dans les camps à la frontière sierra léonaise (Massankoundou et Kountaya). Elle négocie aussi avec

les autorités religieuses et les donateurs internationaux pour améliorer les conditions de vie dans les camps.

En décembre 2000, lorsque l'insécurité à la frontière de la Sierra Leone devient intolérable, les Femmes du Fleuve Mano se rendent à Bamako pour rencontrer les chefs d'Etat de la CEDAIO, qui se réunissaient pour forger de nouvelles institutions politiques pour la communauté de la CEDEAO, et pour discuter activement du conflit du Fleuve Mano. Elles insistent pour rencontrer les chefs d'Etat des trois Etats du Fleuve Mano, et leur expliquent qu'elles sont prêtes à leur porter assistance pour une résolution pacifique des conflits.

Entre décembre 2000 et la mi-février 2001, une série de rencontres importantes a lieu en Afrique de l'Ouest pour traiter des sources de la violence et du rôle des femmes dans ces conflits. Il s'agit entre autres d'une réunion préparatoire pour le Sommet de l'Enfance, organisé par le Forum des ONG Ouest-Africaines à Bamako; de la réunion de la Coalition Mondiale à Dakar sur le rôle de l'armée en Afrique; de la concertation conjointe entre l'Africa Leadership Forum et African Women for Peace and Development, portant sur le rôle des femmes dans la résolution des conflits, qui eut lieu à Tunis en janvier; et de la réunion de la Commission Africaine des Droits de l'Homme en avril 2001. Ces réunions permettent de soulever au plus haut lieu les questions brûlantes pour les femmes du Fleuve Mano, telles que le trafic des armes, l'insécurité continue, et les forces de guérilla qui débordent à la frontière et passent de pays voisins où règne la guerre civile.

Par la suite, les leaders de ce groupe se rendent directement chez le Président Conté, le Chef d'Etat guinéen, pour demander à ce qu'il rencontre les chefs d'Etat du Libéria et de la Sierra Leone afin de négocier la cessation du conflit. Conté avait antérieurement annoncé qu'il ne négocierait jamais avec le Président libérien Charles Taylor. A la conclusion de cette réunion, le Président Conté accepte de le rencontrer. La réunion devait à l'origine avoir lieu en octobre 2001, mais a été reportée à janvier 2002.

Plusieurs rencontres de moins haut niveau ont eu lieu suite à ce changement de situation. Les Ministres des Affaires Etrangères des trois pays ont été envoyés pour tenir des réunions préparatoires pour le sommet des Chefs d'Etat. Le Président Conté a encouragé l'Assemblée Nationale à contacter ses homologues dans les deux pays voisins, afin de les engager dans le processus de paix. En août 2001, les projets d'un sommet pour janvier 2002 avaient fait bon chemin. Bien que personne ne puisse prédire le résultat de ces négociations, ni combien de temps serait nécessaire pour en arriver à un accord, de nombreuses personnes considèrent que l'intervention des Femmes du Fleuve Mano a été critique dans la réalisation d'une avancée nécessaire pour le lancement des négociations.

Au bilan, le réseau des femmes de l'Union du Fleuve Mano pour la Paix a pu sensibiliser les autorités et la population au conflit, et forger une série de réseaux permettant d'y répondre d'une manière qui n'aurait pas été possible avec la seule intervention des gouvernements.

C. Creation d'un Mouvement de Société Civile: le Role de l'Association Guineenne des Droits de l'Homme (OGDH) [MRU3]

Il est clair que la principale association de Droits de l'Homme en Guinée, c'est l'OGDH. Elle est membre de la Fédération Internationale des Ligues de Droits de l'Homme, de l'Union Internationale des Associations de Droits de l'Homme, et de l'Union Africaine des Associations de Droits de l'Homme. Son directeur, Thierry Sow, est un important activiste pour les Droits de l'Homme.

En tant qu'OSC, le but principal de l'OGDH n'est ni la promotion de la paix ni la résolution des conflits. La vision de son fondateur est celle d'un groupe de Droits de l'Homme classique, oeuvrant pour améliorer le respect des Droits de l'Homme par le régime guinéen, et luttant contre toutes formes de racisme, de discrimination, d'intolérance et de pouvoir arbitraire du gouvernement. Ses dirigeants affirment que les abus des Droits de l'Homme sont monnaie courante au sein de la police et de l'armée guinéennes, que ce mode d'opération contribue considérablement au conflit, et qu'il représente une source possible de violence au sein de la société guinéenne.

L'OGDH s'engage cependant dans le conflit du Fleuve Mano, de deux manières. Lorsque le conflit du Fleuve Mano éclate pour la première fois en 1989, les dirigeants de l'OGDH décident de lancer une campagne publique alertant les autorités guinéennes des risques de l'escalade de la violence dans le cas où le gouvernement déciderait de lancer des opérations militaires dans les Etats voisins de la Sierra Leone et du Libéria. Cette campagne se réalise par des déclarations, des lettres ouvertes, et des conférences de presse. L'OGDH commence alors à vivement critiquer le gouvernement de Guinée pour ses violations des conventions internationales, ratifiées par le gouvernement, sur le traitement des réfugiés.

Au niveau sous-régional, Thierno Sow est devenu un leader pour la création d'un Réseau sous-régional de la société civile pour le bassin du Fleuve Mano. A cette fin, il a participé avec l'OGDH à des réunions avec des groupes de défense des Droits de l'Homme au Libéria et en Sierra Leone, afin de créer un groupe de pression pour l'ouverture de négociations de paix entre ces Etats. Il a également travaillé avec un certain nombre d'autres associations de la société civile, telles que le WANEP/ Guinée, les syndicats, et les autres ONG, pour organiser une réunion à Freetown en Sierra Leone pour lancer le Mouvement de la Société Civile du Fleuve Mano.

Malgré ces activités apparemment positives, l'OGDH a cependant été limitée dans son action par l'attitude de la branche exécutive du gouvernement de Guinée. De manière générale, les critiques que dirige l'OGDH au sujet des violations des Droits de l'Homme, et ses positions sur l'apaisement des conflits dans le Bassin du Fleuve Mano, ont été perçues par le gouvernement comme le produit d'une opposition politique, et généralement discréditées. L'OGDH, par exemple, n'est toujours pas reconnue par le Ministère guinéen des Affaires Territoriales, qui s'attribue le droit de faire ce type de décisions au sujet des ONG officiellement reconnues. Parfois, son manque de statut officiel a été utilisé à son encontre, pour décider qui sera invité à participer aux conférences sur la société civile organisées par les institutions d'Etat telles que le Conseil Economique et Social. Sa participation est parfois sollicitée, mais peu

d'efforts ont été mis en place pour s'assurer qu'elle soit engagée dans les réunions de suivi. Malgré les consultations en Guinée de la société civile, appuyées en 2001 par l'USAID, l'IFES et l'ESC, le Dr. Sow affirme que l'OGDH est toujours traitée, par la branche exécutive, avec une grande réserve, sinon une hostilité ouverte.

D. Promotion de la Paix au Sud-Est du Liberia: le Role du *United Methodist Church Committee on Relief (UMCOR-Liberia)* [MRU4]

La guerre civile qui engloutit le Libéria en 1989 a divisé de nombreuses manières les libériens – gouvernement contre les forces d'invasion, civils contre civils, tribus les unes contre les autres, et, jusqu'à une certaine limite, groupe religieux contre groupe religieux. Les personnes de chaque catégorie se sont senties vulnérables, ce qui les a menées à décharger leur colère contre toute personne ou tout groupe pouvant constituer une menace.

Cette étude de cas se déroule dans la ville de Gbason, Comté de Sinoe, au Sud-Est du Libéria. La ville de Gbason est stratégiquement située entre Greenville et le siège de district de Juarzon. Ces deux groupes ethniques se sont retrouvés dans une situation de conflit croissant entre les Sarpo de la zone Juarzon, et les Kru qui pour la plupart vivent dans la ville de Gbason et ses alentours. La mésentente s'est instaurée entre eux parce que les Sarpo étaient favorables aux Krahn, un groupe ethnique qui était alors au pouvoir. Ils accusèrent les Kru de soutenir le Front National Patriotique du Libéria, le groupe rebelle dirigé par Charles Taylor, et de prendre pour cible des membres importants de leur tribu. Malgré le manque de preuves concrètes de ces accusations, elles avaient rapidement posé un problème pour les membres de l'ethnie Kru, ce qui avait provoqué une querelle ethnique dans la région. Par conséquent, les dirigeants des deux groupes ethniques ne pouvaient plus avoir de relation amicale. L'accès aux écoles, aux églises, et aux cliniques fut restreint aux membres d'un groupe ethnique ou de l'autre, et il devint impossible d'organiser des réunions conjointes de quelque type que ce soit dans la région.

L'UMCOR avait forgé de longue date une relation avec les populations de cette zone, et chaque année sa conférence annuelle se déroulait dans la ville de Gbason. Le manque total de sécurité dans cette zone l'incita à tenter de protéger sa communauté et de réconcilier les factions en guerre. Il décida d'utiliser sa relation avec elles pour lancer un programme de réconciliation et d'éducation technique pour la jeunesse. Il rechercha et obtint des fonds externes pour mettre en oeuvre ce programme dans sa base de mission située dans cette zone. Vu la détérioration des relations entre les deux groupes ethniques, lorsque l'UMCOR se déplaça pour la première fois dans la zone pour commencer le programme, les dirigeants de la zone de Gbason suggérèrent que seuls les candidats de leur zone devraient bénéficier du projet; il avertit l'UMCOR du risque de difficultés s'il tentait d'intégrer des jeunes des deux groupes. Les dirigeants de l'UMCOR prirent très au sérieux cet avertissement. Ils décidèrent d'inclure dans leur programme des conseillers spécialisés en traumatismes psychologiques. Ils décidèrent également d'utiliser leur propre véhicule pour aller dans la "zone interdite" (Juarzon) afin de recruter des candidats qui s'intéresseraient au programme. L'UMCOR s'est vue obligée d'utiliser cette option, parce qu'aucun jeune de la zone des Sarpo ne se risquerait à traverser les lignes des Kru dans tout autre véhicule, par crainte de devenir une victime de la colère de leurs rivaux.

Le programme a démarré par l'enrôlement d'environ 130 candidats, avec une représentation quasi-égale des deux tribus. L'UMCOR décida de commencer le programme sans admettre publiquement l'existence de tensions dans cette région. Cependant, les conseillers et le personnel enseignant détectèrent rapidement des signes de cette tension. Le personnel se rendit compte qu'il passait beaucoup de temps à régler des querelles apparemment insignifiantes. Afin de mieux comprendre les racines du conflit, le personnel rencontra séparément des jeunes des deux communautés. Ces réunions révélèrent de surprenantes et déconcertantes informations sur les haines datant de plus d'un siècle, fondées uniquement sur l'ethnicité.

Le personnel de l'UMCOR s'est alors rendu compte que le meilleur moyen de répondre à ces conflits entre groupes ethniques, c'est de commencer avec les jeunes. La raison de cette décision, c'est que c'étaient souvent les jeunes qui perpétrèrent le plus souvent les violences mutuelles. La solution adoptée par l'UMCOR, c'est de transférer les tensions sur des jeux organisés. Ils acquirent divers jeux et équipements sportifs, et encouragèrent les deux côtés à jouer. Ces exercices continuèrent pendant plus de deux mois avant que les résultats positifs commencent à se manifester. Les tensions ethniques se sont estompées au fur et à mesure de l'accroissement du désir de jouer ensemble, quelque soit le groupe ethnique.

Deux mois plus tard, le programme fut confronté à un réel défi. Pour évaluer l'efficacité du programme, et découvrir la sincérité et l'engagement des participants à faire avancer le processus de réconciliation, ils demandèrent aux participants de faire une pause, et de retourner vers leurs communautés d'origine. Puisque les participants de la zone de Juarzon avaient été transportés dans des véhicules de l'UMCOR au début du projet, de nombreuses personnes de l'UMCOR suggérèrent de ne pas utiliser ces véhicules pour les transporter au retour. Selon le personnel de l'UMCOR, l'emploi de véhicules réenforcerait l'idée de "zones interdites" et perpétuerait la crainte que se portent les jeunes entre eux.

Le personnel de l'UMCOR fait ainsi la synthèse de cette expérience:

“ Evidemment, nous nous sentions un peu appréhensifs. Mais c'est cela, le travail des promoteurs de la paix. Ils prennent des risques, et ils attendent les retombées. Heureusement, les risques que nous avons pris ont donné les résultats espérés. Selon les commentaires des jeunes, nous les avons aidés à forger des relations entre eux au cours des diverses activités sportives, des relations que nombre d'entre eux portaient en leur coeur lorsqu'ils sont rentrés chez eux. ”

A la fin du programme, certains participants au programme qui étaient du groupe ethnique Kru, ainsi que leurs collègues qui ne faisaient pas partie du programme, accompagnèrent les élèves du groupe ethnique Sarpò qui devaient retourner à Juarzon.

V. Conclusions et leçons

Le conflit dans le bassin du Fleuve Mano a été l'un des plus sanglants et des plus longs dans l'histoire africaine contemporaine. Vu que les Etats de la sous-région n'ont pas été capables d'apporter une bonne conclusion à ce conflit, il est d'autant plus évident que les organisations de la société civile, tant au sein des trois pays, qu'au niveau sous-régional, jouent un rôle primordial, non seulement dans la promotion de la paix, mais encore dans sa consolidation. La transition de la guerre à la paix traversera plusieurs étapes, en passant par l'établissement de systèmes de sécurité et d'alerte précoce qui signalent le risque d'un retour à la violence; la protection des victimes de guerre, et surtout des plus vulnérables, c'est à dire les femmes et les enfants; la réintégration des anciens combattants, des réfugiés et des réfugiés internes; et le renforcement de la société civile pour lui permettre d'aider à gérer les conflits existants de toute sorte qui peuvent faire éclater la violence, et à créer les conditions d'une meilleure gouvernance et d'une plus grande responsabilité des gouvernements envers la population.

Les leçons de ces études de cas sont à la fois décourageantes et prometteuses. D'une part, puisqu'il s'agit d'une zone de conflit violent, il a été très difficile pour la société civile de fonctionner dans ce contexte, pour diverses raisons. Dans une société déchirée par la guerre, les ressources locales sont encore plus rares que d'ordinaire, et la provocation du mécontentement des adversaires porte de très grands risques inhérents. Mais, d'autre part, la présente étude révèle que d'autres facteurs, tels que les régimes à la fois inflexibles, trop centralisés et faibles, peuvent poser un problème encore plus grand pour le fonctionnement d'une société civile efficace, et que les zones de guerre peuvent attirer l'attention de la communauté internationale et ses financements. Bien entendu, cette dépendance des financements étrangers peut elle-même poser de sérieux problèmes si elle n'est pas traitée avec délicatesse et de manière systématique.

La structure et l'histoire jouent un rôle important. Le Libéria et la Sierra Leone possédaient une société civile pleine de vitalité avant la déclaration ouverte de la guerre civile. Cette société civile a non seulement apporté des services et encouragé le développement, mais encore elle a parfois été capable d'exercer une influence sur les conflits politiques internes. La Guinée, quant à elle, ne possédait pas d'histoire contemporaine où figurerait une société civile autonome. Les décennies de colonialisme français, puis la dictature du parti unique, ont déraciné un grand nombre de coutumes d'association volontaire, ainsi que les autorités alternatives et les sources d'autorité traditionnelles. Le régime à parti unique, suivi par un régime de dominance d'un unique parti, n'a facilité ni l'autonomie du pouvoir, ni la création d'une société civile qui ne serait pas perçue comme une partie de l'opposition politique.

La Guinée et le Libéria partagent un autre facteur structurel qui peut également constituer une contrainte au développement d'une société civile: la dominance politique d'un groupe ethnique minoritaire (les soussou en Guinée, et les américano-guinéens au Libéria). Les gouvernements ethniques minoritaires considèrent souvent que les efforts pour renforcer l'organisation sociale autonome créent des avantages pour leurs rivaux, et s'en méfient beaucoup. Dans ce contexte, la capacité des acteurs de la société civile de faire plus qu'exécuter la volonté du gouvernement, et notamment de présenter ses vues critiques des politiques de sécurité, est très limitée. Et ceci

malgré le fait que, jusqu'à la fin de l'an 2000, le niveau de violence en Guinée était bien plus bas que celui vécu par les Etats voisins.

Cependant, même si les structures gouvernementales sont similaires, comme dans le cas du Libéria et de la Sierra Leone, le degré d'ouverture à une société civile peut être très différent. Selon notre étude, la société civile en Sierra Leone était bien plus capable que celle du Libéria de s'adapter pour récupérer des forces et former des réseaux pour résoudre des problèmes communs. Notre étude ne peut complètement expliquer cette différence, mais celle-ci est peut être partiellement attribuable à la nature et aux circonstances des élections qui ont porté les dirigeants actuels au pouvoir, et qui ont forgé leur conception de la société civile. Ainsi que nous l'avons vu au Libéria, les rebelles victorieux et leurs mouvements sont rarement favorables à la société civile, liée, selon eux, à des forces externes qui leur ont souvent été opposées.

De plus, les conditions structurelles et le cours de la guerre peuvent aider à expliquer la raison pour laquelle la répartition des OSC est visiblement différente entre le Libéria et la Sierra Leone, d'une part, et la Guinée, d'autre part. La capitale est la sphère d'influence de la plupart des élites africaines. La capitale est le siège des ONGI, qui soutiennent un grand nombre des OBC et OSC de la sous-région. Puisque la plupart des ressources s'y concentrent, un grand nombre d'OSC se retrouve à travailler dans la capitale, parfois aux dépens de communautés dont le besoin en services des OBC et OSC est plus grand. Par rapport à la Guinée, en Sierra Leone et au Libéria, un plus grand nombre d'OSC et d'OBC opèrent à l'extérieur de la capitale. Pour des raisons de sécurité, l'activité dans les provinces de Sierra Leone a été limitée aux zones de déploiement de la MONUSIL (Mission d'Observation des Nations unies en Sierra Leone). Il est également vrai que les ONG donatrices, et les autres organisations donatrices, ont plus d'accès aux OSC établies dans la capitale des Etats étudiés.

L'un des facteurs qui ne diffère toutefois pas dans les trois Etats du Fleuve Mano, c'est le rôle qu'ont joué les femmes dans la société civile, notamment au sein des associations qui ont tenté de répondre au conflit. Dans les trois états, les femmes ont été à l'avant-garde des OSC et des réseaux qui font la promotion des négociations et qui s'occupent des victimes de la guerre. Dans chaque cas, la plupart de ces femmes leaders proviennent non seulement de l'élite actuelle, mais encore des rangs de celles qui tenaient antérieurement des postes au pouvoir.

Malgré toutes ces contraintes et tous ces défis, cette histoire n'est pas sans optimisme. Premièrement, il est clair qu'au moins au Libéria et en Sierra Leone les acteurs de la société civile commencent à se professionnaliser et à développer ses compétences dans des domaines spécifiques tels que la promotion de la production économique, les services de santé et d'éducation, et la promotion de la démocratie et de la bonne gouvernance. Les acteurs de la société civile dans cette région améliorent leurs capacités de former des réseaux internes de soutien. Ils améliorent également leurs capacité de former des partenariats avec les organismes de développement international, parcequ'ils apportent des capacités qui font défaut ailleurs dans la société. Une partie du travail de développement de la société civile concerne la gestion du conflit et de ses répercussions. Dans certains cas, ce travail s'est avéré utile dans la formation d'une base de soutien pour la construction d'une demande de structures démocratiques améliorées et d'une meilleure gouvernance; or cette question est à la racine de l'instabilité de ces sociétés.

Outre les OSC nationales, nous voyons toutefois l'émergence de réseaux régionaux et sous-régionaux qui sont en mesure d'amplifier le pouvoir des associations nationales séparées. Cette fonction est particulièrement importante pour la Guinée, où les OSC sont faibles. Le fait que les femmes guinéennes sont les locomotives des deux réseaux les plus importants, le "*Mano River Women's Peace Building Network*" (MRWPN) et le Réseau des Femmes Anciens Ministres et Parlementaires (REFAMP) signifie peut-être que la formation de réseaux constitue une alternative au pouvoir national. L'effort en vue de forger un réseau d'organisations de Droits de l'Homme, voire de leaders religieux, pourrait ajouter à la force de cette stratégie. Bien entendu, les réseaux peuvent être capturés par les autorités d'un ou plusieurs Etats, ce qui est peut-être le cas des participants guinéens dans le réseau inter-religieux. Les organismes de financement extérieur doivent être très vigilants par rapport à cette possibilité lorsqu'ils décident qui financer. Malgré toutes ces limitations, il est toutefois apparent que la reprise du dialogue entre les dirigeants du Fleuve Mano peut être attribuée au moins en partie aux efforts de ces acteurs de la société civile.

Les autres forces internationales, telles que l'isolation du Libéria au Conseil de Sécurité des Nations Unies, et les critiques de la Guinée par l'ECOWAS, ont certainement joué un rôle, mais le rôle de la société civile est visiblement important de plusieurs manières. La formation du "*Mano River Civil Society Movement*" (MRCSM, Mouvement de la Société Civile du Fleuve Mano), suite à la conférence de Freetown en octobre 2001, n'est qu'un exemple de plus qui montre que la société civile reprend des forces.

Bibliographie

Brown, Michael E. (ed.), *The International Dimensions of Internal Conflict*. MIT Press, Cambridge, Massachusetts, London, England, 1996.

Carnegie Commission on Preventing Deadly Conflict, Final Report, Carnegie Corporation of New York, 1997.

Celliers, Jackie and Mason, Peggy (eds), *Peace, Profit and Plunder? The Privatization of Security in War-Torn African Societies*, Canadian Council for International Peace and Security, Institute for Security Studies, 1999.

Centre d'Études et Coopération Internationale, *Rapport d'Étude sur la Prévention et la Gestion des Conflits*. CECI-ACDI. Octobre 1996.

Chester, Crocker A. et al (eds.), *Managing Global Chaos, Sources of and Responses to International Conflict*, USIP Press, Washington D.C. 1996.

Africa South of the Sahara 2000, A History of Africa 1855-1914 and Britannica Encyclopaedia. Provided by newafrica.com - The Leading Information Source for Africa © GGL. 2000.

Escobar, Arturo, *Encountering Development. The Making and Unmaking of the Third World*. Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1995.

European Union, *Reportage Sierra Leone dossiers migrations*. July 2001.

Horowitz, Donald L., *Ethnic Groups in Conflict*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1985.

Jeong, Ho-Won (ed.), *The New Agenda For Peace Research*. Ashgate, Aldershot, Brookfield USA, Singapore, Sydney, 1999.

ACCORD, "Paying the Price, The Sierra Leone Peace Process" in David Lord (ed). *Peace building in Africa, Case Studies from ActionAid*. September 2000.

Republique du Guinée, Conseil Économique et Social, *Les sources Potentielles de Conflits et d'Instabilité en Guinée*, Mai 2001.

Ross, Marc Howard, *The Management of Conflict. Interpretations and Interests in Comparative Perspective*. Yale University Press, New Haven and London, 1993.

Sahnoun, Mohamed, *Somalia: The Missed Opportunities*. USIP Press, Washington, DC, 1994.

Wentling, Mark G., *Guinea Potential Sources of Conflict*, USAID Country Reports, USAID.gov/regions/afr/conflictweb/reports/gersony/rpt-guinea.html

World Bank, *L'Afrique Peut elle revendiquer sa Place dans le 21ème siècle?* Washington: The World Bank, June 2000.

ANNEXES

Annexe 1 Conflict Study Methodology

West Africa Regional Conflict Prevention and Peace Building Case Study Methodology

Guide to Conducting the Studies

August 21, 2001

ARD, Inc.

Under the

BASIS-West Africa Conflict Task Order

USAID/Africa Bureau

Introduction and Overview

Conflict Prevention and Peace Building Case Studies in this Task Order are designed to further a number of different goals. First, they provide examples of how civil society associations (broadly defined) have attempted to become involved in a variety of conflict amelioration processes in specific settings. Second, they are focused on a particular subregional conflict and in so doing they provide additional perspective and analysis on that particular conflict, principally as a way of understanding the context in which CSOs have attempted to function as peacemakers. Third, they extend our work of assessing the capacities of CSOs to undertake this work in the West Africa region, and help us understand both their strengths and limitations to do so. Finally, in the process of conducting these case studies, we hope to learn more about the relationships of CSOs to subregional and regional institutions that are involved in trying to resolve conflicts and maintain order, such as the CILSS and ECOWAS.

The underlying assumption of this study is that a number of factors matter in how effective civil society actors are likely to be in playing a role in conflict mitigation. We hypothesize that these factors are:

- The overall political environment for civil society actor, and especially the relationship between national governments, regional institutions and civil society;
- The capacity of civil society associations in terms of their own organization, training and skills;
- The phase of the conflict in which they are trying to have an impact (see presentation by Terrance Lyons).

Data for these studies will come from a number of sources. Of course we will synthesize what material is already available on the board outline of the conflict and on the role of civil society organizations in it. For the most part, however, our data will come from interviews conducted in the countries involved in the conflict. For our two case studies these countries are:

- Casamance dispute — Senegal, Gambia and Guinea Bissau
- Mano River rebellion — Liberia, Sierra Leone, and Guinea (Conakry)

Many of our interviews will be conducted with actors in civil society themselves. Others will complement these and will involve members of the national media, members of national governments, political party leaders, and other informed persons.

The product of these interviews and other data sources will be a unified report that will combine our analysis of the several countries. The report will consist of the following elements:

- An analysis of the key political stability issues in the subregion;
- An understanding of the principle actors involved in tensions, disputes and conflicts, including those working to prevent or reduce these conflicts. These will include local governments, national governments, international and regional organizations, and civil society actors including as relevant civil associations, farmer associations, professional associations, media associations, human rights associations, women's associations, and business networks;
- An understanding of the relationship between and among these actors with regard to efforts to deal with the conflict; and
- The identification of particular issues involving the capacity and limitations of actors, and particularly civil society actors to communicate and form networks to strengthen their joint abilities to play constructive roles in dealing with the conflict lessons learned in this case.

In addition to the overall synthesis report, research in the individual countries should enable us to produce a number of mini-cases of particular efforts on the part of CSOs to become involved in conflict prevention and peace-building activities. These cases will illustrate the issues of capacity, policy environment, and phase of conflict in the likelihood of success or failure, and will permit a more focused and concrete discussion of the improvement that may be made to strengthen the process.

- I. Below is a set of questions to guide team leaders and members in conducting the various kinds of interviews. They are not intended to be definitive, but they should help in structuring the kind of information that we hope to receive.
 - A. Policy Environmental Issues for CSOs [to be ascertained through key interviewed and in interviews with a limited number of CSO leaders]

The overall issue we are examining here is the degree to which a CSO can be a participant in the formation and implementation of policies within a given society.

 1. Does the constitution or fundamental law authorize or guarantee freedom of association, assembly and expression? How has this been treated in operational law and in the practice of the governmental authorities?
 2. How easy is it for CSOs to be legally registered, or to operate in a legal condition? What problems do they usually encounter?
 3. Is there a multiplicity of laws governing the operation of different kinds of associations? Are there a number of different government ministries involved?
 4. How easy is it in law and in reality to suppress a legally registered or recognized association?

5. Is it possible for CSOs to generate revenues from their own activities?
6. What is the image of CSOs that is portrayed in the national media (print and electronic)?
7. What is the perspective of CSOs on the willingness of government to include them in its functions in general (for example to include them on commissions or in legislative hearings)?

B. Organizational Characteristics

1. Autonomy

- a. How was the association formed (voluntary or government induced)
- b. In the past or at present does the government name officials of the CSO?
- c. In the past or at present does the government provide financial support or other forms of logistical support to the CSO?

2. Legal Status

- a. Is the CSO currently legally recognized?

3. Internal Governance Issues

- a. Does the CSO have a Board of Directors
- b. Regular meetings of its Board?
- c. Does it have members?
- d. Do its members paid dues or an inscription fee?
- e. Are there annual meetings of the membership?
- f. Are the CSOs officers elected by its members or its Board?
- g. Have they ever changed?
- h. Are women included in the Board?

4. Capacity Issues

- a. Does this CSO have a separate bank account?
- b. Is this account audited by some independent source?
- c. Does the CSO have a staff (paid or voluntary)?

- d. Does it have an office
- e. A telephone/ fax
- f. Internet connectivity?
- g. Has the CSO received financial support from public institutions
 - h. From its own government
 - i. From international donors such as the UNDP, World Bank, European Community
 - j. From bilateral donors, such as USAID, CIDA, the NORDICS
 - k. From private donors, such as foundations and institutes, and church groups

C. Conflict Prevention and Peace building Activities

1. Actions

- a. Has the CSO undertaken any mobilization campaigns or lobbying efforts in general?
 - i. which?
 - ii. how often?
 - iii. with what results?

2. Has the CSO undertaken any actions specifically to try to deal with a conflict or with its consequences?

- a. Which?
- b. At what level — local, national, beyond the separate nation — subregional?
- c. How often?
- d. What results?

3. What training have leaders or members of this CSO had in terms of

- a. Analysis of conflict?
- b. Negotiation?
- c. Mediation?

4. Do the leaders of this CSO want to become more heavily involved in working on issues of conflict?
 - a. What kinds of conflict?
 - b. At what level?

II. Additional Questions to Pose of CSO Leaders on the Particular Subregional Conflict

1. What is the perspective of your association on the problem of insecurity in the sub-region? For example on the issues of insecurity of frontier areas, of refugee issues, or of civil war?
2. What is (are) the principal cause(s) of these problems in the view of the leaders of this group?
3. What solutions do the leaders of this group think are possible to improve the situation?
4. Is this group interested in being involved in these possible solutions?
5. Has this group already tried to become involved in these solutions?
6. With what results?
7. What are the successes that the CSO has had in trying to reduce conflict?
8. What are the capacities of this CSO in the view of its leaders that have contributed to its having these successes?
9. What are the limitations or weaknesses of this group in the view of its leaders to work in this area?
10. What kinds of support does this CSO want in order to be more effective in this area?
11. Are there any specific needs in the area of
 - a. relations with the media?
 - b. communications with other associations at the national level?
 - c. communication with other associations in the subregion or region?

III. Interviews with Other Actors –A Few Suggestions

A. Donors

1. What programs do they have in conflict prevention and peace building?
2. Who are their partners?
3. What is their perspective on the specific conflict?

4. What role do they see for civil society in the improvement of this conflict situation?
5. What relationships do they have with regional and sub-regional actors working on these conflict issues?

B. Media, Parties, Unions

1. What is their perspective on the evolution of this conflict?
2. What role do they think civil society actors have played in this conflict?
3. What role do they think civil society actors could play?
4. What do they think are the limitations of civil society actors playing a larger role?
5. What role has the media (parties, unions) played in this conflict?
6. Can it play a larger role?
7. What does the media (parties, unions) need to do so?
8. Do media outlets (parties, unions) have relationships with others in the subregion and region that could be helpful in their playing a larger role in conflict issues?

Annexe 2 Liste des personnes/organisations contactées

NAME OF CSO	CONTACT NAME & ADDRESS	TELEPHONE & FAX NUMBERS	E-MAIL ADDRESS
SIERRA LEONE			
Network on Collaborative Peace Building in Sierra Leone (NCP SL)	Richard Konteh, Chairman: 7 Percival St. Freetown	Tel: 023-501-321	ncp_sl@yahoo.com rkonteh@yahoo.com
MRU Secretariat	The Secretary-General Abdulai Diallo Delco House, Lightfoot Boston St. Freetown		
Campaign For Good Governance (CGG)	Mrs. Zainab H. Bangura, Coordinator, 1 Richard St. P.O. Box 1437, Freetown	Tel: 228-454/225-253/226-852 Fax: 228-896/224-439	cgg@sierratel.sl
Grassroots Empowerment for Self Help (GEMS)	Barbara Bangura, National Coordinator 7 Percival Street, Freetown	Tel/Fax: 226-224 Fax: 228-896/224-439	gems_gems@hotmail.com
European Union (EU)	Jeremy Tunna Cliffe, Head of Delegation Wesley House, 4 George Street P.O. Box 1399, Freetown	Tel: 227-319/223-975 Fax: 225-212	endelsle@sierratel.sl
Network Movement for Justice and Development	Abu Brima Coordinator, 8 Kingharman Rd., Freetown	Tel: 229-937	
Caritas Makeni	A.B.M. Gbanie Peace building and Human Rights Unit. 22 Wilkinson Rd., Freetown		caritasm@sierratel.sl
Civil Society Movement (CSM)	Alithur Freeman 8 Ecowas Street, P.M.B. 374, Freetown	Tel: 222-984 Fax: 223-083	civilsocietysl@hotmail.com
Council of Churches in Sierra Leone (CCSL)	Alimamy P. Koroma, General Secretary 4 ^A Kingharman Road, Freetown	Tel: 240-568/240-554, Fax: 241-109	ccsl@sierratel.sl
World Vision, Sierra Leone (WVSL)	Justin A. Polley Program Manager 39 Freetown Road, Lumley, Freetown P.M.B. 59	Tel: 234-205/230-725/233-663 Fax: 230-156	Justin_polley@wvi.org
Sierra Leone Teachers Union (SLTU)	Davidson A. Kuyateh- Secretary General Rogaland House Lowcost step. P.O. Box 477	Tel: 263-253/263-254 Fax: 263-042	sltu@sierratel.sl

NAME OF CSO	CONTACT NAME & ADDRESS	TELEPHONE & FAX NUMBERS	E-MAIL ADDRESS
Mano River Union Women's Peace Network (MRWPN)	Mrs Agnes Taylor-Lewis, 2 nd Vice President Delco House 4th Floor, Lightfoot Boston St., Freetown	Mobile: 076-603-905, Tel: 241-382	marwopnetsl@yahoo.com
Cause Canada	Desmond Kamara Vocational Coordinator 122 Pademba Road, Freetown	Tel: 229-270/228-312	causesl@sierratel.sl
Action Aid Sierra Leone	Tennyson Williams, Officer, Youth Development & Social Integration 36 ^A Freetown Rd, Lumley, Freetown	Tel: 234-197	aasl@sierratel.sl
Conseil Inter-Religieux - Sierra Leone (IRC)	Alimamy P. Koroma, Secretary General, C/O Council of Churches in Sierra Leone., 4 ^A Kinghaman Rd. Freetown		ccsl@sierratel.sl
Sierra Leone Women's Forum (SLWF)	Miss Parker 23 Pademna Rd., Freetown	Tel: 221-540	sierraleonewomensforum@hotmail.com
Conciliation Resources,	Sahr Gborie West Africa Program, 21 Small Waterloo St., Freetown	Tel: 076-604-263	crsl@sierratel.sl
Talking Drums Studio	Mrs. Frances Fortune, Director 44 Barthurst St., Freetown	Tel: 223-082/223-479	tdssl@sierratel.sl
Makeni Catholic Diocese	Bishop George Biguzzi Smart Farm, Freetown		biguzzi@sierratel.sl
Catholic Relief Services (CRS)	Dr. Richard Konteh Program Manager 117 Jomo Kenyatta Rd. P.O. Box 1342, Freetown	Tel: 222-159/223-794 Fax: 228-646	crs@sierratel.sl
LIBERIA			
Media Against Conflict (MAC)	Pete Kahler Chairman. Bushrod Island, Monrovia	Tel: (231) 226-440 Fax: (231) 227-912	Pkahler60@yahoo.com
Search For Common Ground (SCG) Talking Drum Studio	Mr. M. Borlay, Executive Producer. Bushrod Island, Monrovia	Tel: (231) 226-441 Fax: (231) 226-441	Tmanjoeborlay@yahoo.com
Syndicat de la Presse du Libéria (PUL)	James Kiazolu, President Press Union Of Liberia, P.O. Box 20-42091000, Monrovia 10	Tel: (231) 227-105	pul@liberia.net press union of liberia@yahoo.com

NAME OF CSO	CONTACT NAME & ADDRESS	TELEPHONE & FAX NUMBERS	E-MAIL ADDRESS
ActionAid	James B. Logan Country Representative, Mamba Point, Monrovia	Tel: (231) 228-037	Aal@liberia.net
AFRICARE	Marion Subah Acting Country Representative, Mamba Point, Monrovia	Tel: (231) 226-541	Africare@liberia.net
Children's Aid Direct (CAD)	Paula Nawrocki Country Representative, Mamba Point, Monrovia	Tel: (231) 227-003	Cadlibr@liberia.net
Center for Democratic Empowerment (CEDE)	Daniel Gbadoe Acting Executive Director, 10 Street, Sinkor, Monrovia	Tel: (231) 226-595	Cede94@aol.com
Catholic Relief Services (CRS)	Debra Lynn Edward- Skene Country Representative & Augustine A. Allieu, Head of Programs, Randall Street, Monrovia	Tel: (231) 225-727	Cr@crsliberia.org.lr aaallieu@crslr.org
International Foundation for Education and Self Help (IFESH)	Dustin Wolokelie, Program Manager Mamba Point, Monrovia	Tel: (231) 227-915 227-761	ifeshliberia@hotmail.com
Justice and Peace Commission (JPC)	Frances Johnson Moris, National Director, Ashmun Street, Monrovia	Tel: (231) 226-723 227-657	Justice@jpcorg.lr
Liberia Democracy and Resource Center (LDRC)	James Fromoyan, Executive Director, Broad Street, Monrovia	Tel: (231) 227-591	Ldrc.liberia@yahoo.com
Lutheran World Federation/Service (LWF/S)	Reinhard Tietze Country Representative & William Saa, Trauma Counselor 12/13 Street Sinkor, Monrovia	Tel: (231) 227-120 227-354	Lwfmon@liberia.net
Conseil Inter-Religieux (IRC)	Archbishop Michael Kpakala Francis, Chairman David Kiazolu, Secretary General	Tel: (231) 227-245	
Mano River Women's Peace Network (MRWPN)/Liberia Women's Initiative (LWI)	Mary Brownell, Executive Chairperson, Ashmun Street, Monrovia	Tel: (231) 227-095 Fax: 226-678	Women- initiative@yahoo.com

NAME OF CSO	CONTACT NAME & ADDRESS	TELEPHONE & FAX NUMBERS	E-MAIL ADDRESS
Nouvelle Organisation de Recherche et de Développement en Afrique (NARDA)	Lencedell Mathews, Executive Director, Johnson Street, P.O.Box 876, Monrovia	Tel: (231)227-889	
Unity Party (UP)	Mrs. Ellen Johnson-Sirleaf, Party Leader, Broad Street, Monrovia		Liberiamagic@africaonline.co.ci
United Methodist Committee on Relief (UMCOR)	Julius K. Sele, Program Manager, Mamba Point, Monrovia	Tel: (231) 227-317	Pm@umcor.org.lr Umcorliberia@yahoo.com
Ministry of Transport		Tel: (231) 227-707 Fax: (231) 227-515	
SUSUKUU	Dr. Togba-Nah Tipoteh, Director General, Gibson's Building, Broad Street, Monrovia	Tel: (231) 226-944	
Association of Liberian Professional Associations (ALPO)	Saa Philip-Joe President-General, Raymond Building, Broad Street, Monrovia	Tel: (231) 227-828	
Mano River Union sub-office (MRU)	Luke Bawo, Ministry of Planning and Economic Affairs, Jean-Jarvis Building, Randall Street, Monrovia	Tel: (231) 229-119	
GUINEA			
Agence Canadienne pour le Développement International (ACDI)	Mr Carlos, Premier Secrétaire et Consul du Canada en Guinée		
Centre Sous-régional pour la Paix (CSRPP)	Dr Sano Oumory B.P. 6962 Conakry	Cel: 013400116	
Conseil Économique et Social (CES)	Mme Joséphine Guilao, Vice Présidente		
Fondation Internationale pour les Système Électoraux (IFES)	Bakary Fofana, Secrétaire Exécutif du CNOSC, Residence Mike, Quartier Camayenne BO. 603, Conakry	Tel: 224 404599 Fax: 224 422730	lfes-guiena@biasy.net
Forum des ONG pour le Développement Durable en Guinée	Mr Ben Sekou Sylla, Président,		
Église Anglicane	Monseigneur Albert David Gomez		
Eglise Protestante	Pasteur Eli Fendouno		

NAME OF CSO	CONTACT NAME & ADDRESS	TELEPHONE & FAX NUMBERS	E-MAIL ADDRESS
Groupe de presse: Lynx et Lance	Mr Thierno Diallo, Journaliste		
Groupe de presse: Indépendant et Démocrate	Mr Hassae Kaba, Rédacteur en Chef		
Ligue Islamique Nationale	El Ibrahima Sory Fadiga, Secrétaire Général El Mohamed Conté, Secrétaire Général Adjoint		
National Democratic Institute, Denis Marantz, Director	Immeuble Al Iman, Appt 34, Conakry BP 601	224411813 cel: 662773 Fax: 224 411812	Ndi-gn@mirinet.net.gn
Organisation Guinéenne pour la Défence des Droits de l'Homme et des Citoyens (OGDH)	Dr Thierno Madiou Sow, Président, B.P. 2476 Conakry	224 463786 cel: 13401120	ogdh@mininet.net.gn
Parti de l'Unité et du Progrès (PUP)	Abdourahamane Sow, Membre du Comité National de la Jeunesse		
Réseau des Femmes du Fleuve Mano pour la Paix	Mme Saran Daraba Kaba, Président BP 1359 Conakry	Tel: 224 422963/ 451867 Cel: 013 403357 Fax: 224 412778	sdaraba@yahoo.com
Réseau des Femmesdes Africaines Anciennes Minitres et Parlementaires (REFAMP)	Hadja Makalé Camara- President, B.P. 153 Conakry	Tel: 45 55 17, 455380	
Union pour Progrès et le Renouveau (UPR)	Mr Siradio Diallo Président du Parti		
WANEB-Guinée	Mr Diakité Sekou, Formateur		
Union des Forces Républicaine (UFR)	Zomaniqui Bakary Koyo, Secrétaire Général		